

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50

Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance

Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6ÈME ANNÉE, No 262. — SAMEDI, 11 MAI 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.

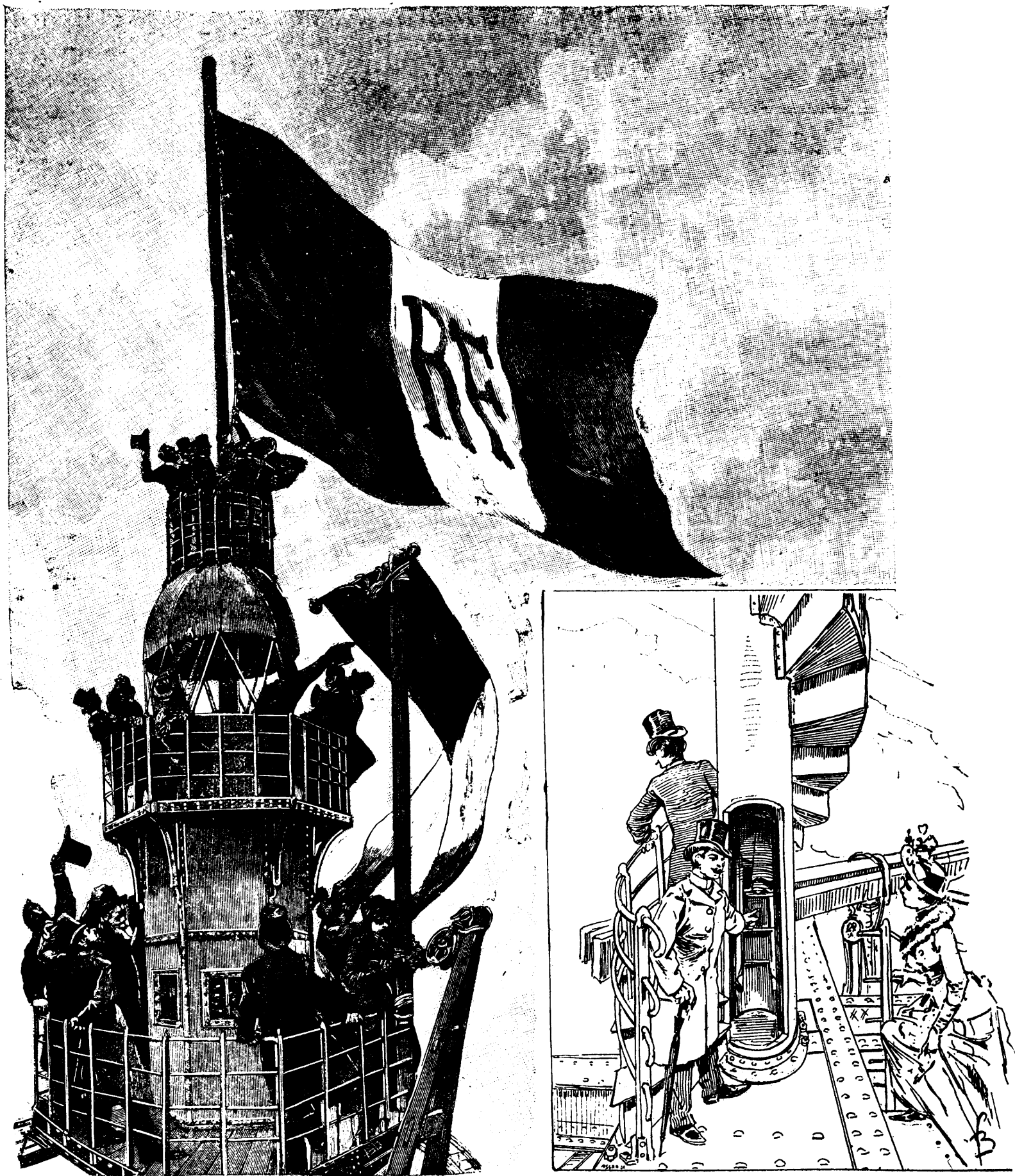
BUREAUX, 40 PLACE JACQUES CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents

Insertions subséquentes - - - - 5 cents

Tarif special pour annonces à long terme



Les invités "plus haut qu'on peut monter."
EXPOSITION UNIVERSELLE. — M. EIFFEL HISSE LE DRAPEAU TRICOLERE SUR LE SOMMET DE LA TOUR DE MILLE PIEDS

Le dernier escalier et le tube ascensionnel terminal

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 11 MAI 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Chronique de l'Exposition. — Entre-Nous, par Léon Ledieu. — La littérature française au XIV^e siècle, par Paul Durand. — Bibliographie. — Les derniers des Kersaldec, par C. Colonnier. — Les bouquins du vieil épiciervoisin, par Evy. — La pose du drapeau français sur la tour Eiffel. — Une idée généreuse : nouvel machine à écrire pour les aveugles (avec illustrations), par Max de Nassouty. — Primes du mois d'avril. — Choses et autres. — Feuilleton : Sans-Mère (suite).

GRAVURES : Exposition Universelle : M. Eiffel hisse le drapeau tricolore sur le sommet de la tour de mille pieds ; Les invités "plus haut qu'on peut monter." — Exposition Universelle : Les travaux d'installation dans la galerie des machines ; vue prise du premier étage. — Les signatures de l'acte du divorce de Napoléon Ier et de Joséphine. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

CHRONIQUE DE L'EXPOSITION

Nous commencerons, à partir de la semaine prochaine, une chronique régulière sur la grande Exposition Universelle.

Cette chronique, dont M. Colonnier a bien voulu se charger, donnera tous les détails concernant cette grande fête, les monuments érigés à son occasion et les merveilles qui y seront exposées.

Des gravures, jointes à ces récits intéressants, donneront une véritable idée de ce qui se passe en ce moment-ci au Champ-de-Mars de Paris, sur lequel le monde entier a les yeux fixés.

Les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, qui n'auront pas eu le bonheur de se rendre à Paris, pourront s'en dédommager en parcourant ces causeries que nous n'avons pas besoin de leur recommander.



* * * Tous les journaux ont reproduit l'entre-filet suivant qui a paru dans l'un des derniers numéros de la *Semaine Religieuse*, du diocèse de Montréal :

"La connaissance certaine de l'avenir appartient à Dieu seul, et Lui seul la communique à qui Il veut : c'est donc une superstition absurde ou impie que de la chercher auprès des tireuses de cartes et des clairvoyants ; pour leurs révélations mensongères ou diaboliques, ces personnes abusent effrontément de la crédulité populaire pour se créer à peu de frais, d'abondantes ressources."

Rien de plus vrai, et surtout rien de meilleur que de mettre les ignorants et les crédules en garde contre les tireuses de cartes, les clairvoyants, somnanbules, astrologues, magiciens, sorciers, etc., de quelque nom qu'on les appelle, au demeurant filous qui vivent aux dépens des autres.

Il y a quelque dix-huit ans, j'arrivais au pays, et me désespérais longtemps de tirer le diable par la queue—(qu'elle est solide, grand Dieu, qu'elle est solide)—quand, un jour, un brave homme, journaliste, je crois, me demanda si je savais tirer les cartes !

—... ! tirer les cartes ?

—Oui, tirer les cartes, dire l'avenir aux gens en battant les cartes et en les disposant d'une certaine manière.

—Jamais de la vie, c'est abuser de la superstition de pauvres diables qui n'en savent pas plus long et je considère la chose comme très immorale.

—C'est bien drôle, on dit que tous les Français savent lire dans les cartes.

—C'est absurde. On rencontre des tireurs de cartes en France comme ailleurs, mais tous les gens éclairés les apprécient à leur valeur, c'est à dire qu'ils les méprisent tout à fait.

—Un bon métier cependant, car la Française de la rue Saint-Laurent gagne beaucoup d'argent. Et puis... vous avez beau dire, elle ne ment pas, elle lit bien dans les cartes, car elle dit la vérité. Venez donc la voir un de ces jours.

Dix minutes après, je ne pensais plus à cette affaire.

* * * Quelques années plus tard, je rencontrai mon homme.

—Eh bien ! lui dis-je, croyez-vous toujours aux tireuses de cartes ?

—Certainement, monsieur ; pas plus tard qu'il y a huit jours, la Française m'a prédit qu'il pleurerait le jour de mon déménagement et, en effet, il a mouillé.

—Peuh ! au commencement du mois de mai, cela n'a rien de bien extraordinaire, et je crois pouvoir vous assurer qu'il pleuvra certainement l'année prochaine du premier au trois mai.

—Oui, je sais que vous n'y croyez pas, mais n'empêche qu'il a mouillé, et, si vous voulez vous convaincre par vous-même, venez donc, avec votre ami, consulter la Française.

Mon ami était justement le chef Benoit, alors à la tête de la brigade du feu de Saint-Henri, et qui a eu depuis un avancement si mérité, en devenant chef des pompiers de Montréal.

Le chef Benoit ne croyait pas plus que moi aux talents de la pythonisse de la rue Saint-Laurent, mais, sur mes instances, il consentit à m'accompagner.

* * * Une servante nous ouvrit la porte et, reconnaissant notre cornac comme un habitué de la maison, nous introduisit dans une anti-chambre où l'on n'y voyait goutte en entrant.

Peu à peu cependant nos yeux s'habituaient à l'obscurité, et nous arrivâmes à distinguer dans l'ombre des formes humaines. Quatre ou cinq femmes, des servantes, autant que je pus en juger. La salle des mystères était à côté, mais on n'y pénétrait que chacun à son tour, à moins de payer le grand jeu. C'était double prix mais, pour en être quittes le plus vite possible, nous nous payâmes ce luxe.

Ce qu'il y avait d'anxiété dans les figures de ces pauvres femmes est quelque chose d'indescriptible. Leur peine était la même à toute, nous dit notre ami, question d'amour ! Chacune d'elles venant demander aux cartes s'il l'aimait ou s'il l'aimerait !

Au bout de quelques instants on nous fit entrer dans le sanctuaire, tout tendu de noir et éclairé d'une bougie, murie d'un petit abat-jour du côté de la devineresse.

Dès les premiers mots qu'elle prononça, je reconnus que la Française avait dû voir le jour sur les bords du Tibre et qu'elle était Italienne pur sang.

Je la priai de me dire quelle était la signification particulière des cartes, et elle me présenta aussitôt une petite brochure traitant de la matière, coût : 50 centimes.

Pris au piège, je m'exécutai et, comme j'ai conservé cet ouvrage idiot, j'en donne l'extrait suivant :

* * * Le roi de cœur est un homme qui cherche à vous faire du bien ; mais quand il est renversé, c'est signe qu'il sera arrêté dans ses bonnes inten-

tions. La dame de cœur est une femme honnête, bienfaisante, serviable, dont le pouvoir est également paralysé si elle s'offre la tête en bas.

Le valet de cœur est un militaire qui cherche à entrer dans votre famille, et qui vous sera certainement utile à moins qu'il ne soit renversé.

L'as de cœur est une nouvelle agréable, un festin, s'il est entouré de figures.

Le dix promet une surprise ; le neuf une réconciliation ; le huit est signe de beaucoup de satisfaction de la part des enfants, et le sept présage un bon mariage.

Le carreau n'est pas, comme le cœur, un couleur favorable. Ici, le roi est un homme qui cherche à vous nuire ; la dame, une méchante femme qui dit du mal de vous ; le valet un messenger porteur de mauvaises nouvelles. L'as est une lettre ; le dix, un mariage imprévu ; le neuf, un retard d'argent ; le huit présage des démarches ennuyeuses ; mais le sept promet un gain à la loterie, de la Louisiane ou autre.

Le pique est plus funeste encore que le carreau ; le roi de cette couleur représente un homme de robe, et la perte d'un procès, quand il est renversé ; la dame une veuve qui cherche à vous tromper ; le valet, un ami qui vous trahira ; l'as est le présage d'une grande tristesse ; le dix signifie un emprisonnement ; le neuf, un retard dans les affaires ; le huit, une mauvaise nouvelle ; le sept, des querelles et des tourments.

Le trèfle est un peu plus consolant ; le roi est un homme juste, qui rendra de grands services ; la dame, une femme qui vous aime, mais qui est jalouse, si elle est renversée ; le valet présage un mariage ; l'as est gain et profit ; le dix, succès dans les affaires ; le neuf, réussite en amour ; le huit, grandes espérances ; le sept, faiblesses d'amour.

Puis viennent les combinaisons de quatre, de trois, de deux, as, rois, dames, valets, dix, etc., etc., qui ont chacune leur signification.

Cependant, ces connaissances ne suffisent pas encore pour savoir tirer les cartes, car il y a différentes opérations par sept, par quinze et par trois.

* * * Tout en causant, la tireuse de cartes nous fait très habilement quelques questions, bien insignifiantes en apparence, mais les naïfs s'y laissent prendre, et les paroles qui leur échappent mettent la devineresse sur la voie de ce que vous faites, vous êtes, etc.

Dès lors, rien de plus facile que de conjurer le sort et de faire venir les cartes que l'on veut et qui servent de preuves aux pseudos-révélation.

C'est ridicule, mais c'est justement parce que ce ridicule est enveloppé de mystères que l'on trouve toujours de bonnes gens qui y croient.

Donc, nous en étions là quand la dame du lieu, qui nous appelait *moussiou*, nous demanda qui voulait commencer.

Le chef Benoit, en homme qui ne craint ni les sorciers ni les prophétesses, alla le premier au feu.

Inutile de vous décrire les phases du jeu de cartes, qui ne nous intéressait que médiocrement, puisque notre opinion était faite. Nous avions même tort de tenter l'aventure, je le sais, mais notre but était excellent, puisque nous voulions convaincre la tireuse de cartes de son intention de chantage et notre homme de l'absurdité de sa foi.

L'Italienne dit au chef qu'il allait souvent en voiture, tantôt le jour, tantôt la nuit, très vite, oh ! excessivement vite. Elle entendait en même temps une cloche, tout le monde courait et on voyait dans le ciel une grande lueur, etc.

Notre homme restait enthousiasmé.

Enfin, le chef coupa court à l'histoire et se leva en disant à notre compagnon :

—Mon cher ami, cette femme n'a pas grand mérite à dire tout ce qu'elle débite.

—Mais enfin, c'est la vérité, la voiture, les chevaux aux galop, la cloche, la lueur... enfin vous êtes pompier.

—Parbleu, et la preuve, c'est que les boutons de mon habit le disent clairement et que la tireuse de cartes les a bien vus.

Nous sortîmes, poursuivis par les imprécations de la mégère, qui se tut cependant bien vite, de peur de voir ses clientes impressionnées par cette affaire.

Je revis encore notre croyant, mais alors il ne croyait plus et, nouveau saint Paul, il avait trouvé son chemin de Damas.

Il avait mis à la banque d'Épargne l'argent qui serait allé, sans doute, chez la prophétesse, et s'en trouva bien.

* * Depuis cette époque, l'Italienne a eu bien des concurrentes—ses succès financiers devaient amener ce résultat—et, malgré la guerre un peu anodine, il est vrai, que la police leur fait, les tireuses de cartes se sont multipliées.

En se promenant dans certaines rues du faubourg Québec surtout, il n'est pas rare de voir un roi de cœur ou un dix quelconque collé sur la vitre d'une fenêtre ; c'est là que demeure une tireuse de cartes peu connue encore, car celles dont la réputation est faite n'ont pas plus besoin d'enseigne que le bon vin, avec cette différence toutefois que ce qu'elles vendent si cher ne vaut absolument rien.

En somme, c'est l'exploitation de la bêtise humaine.

On voit cependant tirer quelquefois les cartes dans le meilleur monde, mais alors la bohémienne qui remplit ce rôle n'agit que dans un but dont l'excellence ne peut être mise en doute, et c'est ainsi que l'on a pu voir, il y a quelques années, lors de la Kermesse organisée au profit de l'Hôpital Notre-Dame, une des plus jolies femmes de Montréal, occupant une très haute position dans la société, dire la bonne aventure et tirer les cartes à ses nombreux clients.

Une tente était dressée dans une des annexes, et la charmante femme dont je vous parle, revêtue d'un costume étrange et d'une richesse de bon goût, remplissait son rôle avec tant d'esprit et de tact, que les billets de banque s'engouffraient vivement en son escarcelle, au grand bénéfice de l'institution hospitalière.

L'exemple nous était donné, du reste, par Paris, où l'on voit des millionnaires et des duchesses tirer les cartes dans presque toutes les ventes de charité.

Mais, je vous le répète, ce n'est en ce cas qu'une plaisanterie dont personne n'est dupe, un passe-temps où l'on dépense souvent plus d'esprit que de pièces d'or.

* * Il n'en est pas du tout de même des harpies qui n'ont d'autre but que de s'emparer des maigres économies des pauvres ignorants qu'elles prennent dans leurs filets.

De tout temps, les femmes, il faut bien l'avouer, ont eu une grande crédulité dans les devins, et Juvenal ne ménage pas le beau sexe à ce sujet.

Dans une de ses satires, le poète avertit son lecteur d'éviter la rencontre de celle qui feuillette sans cesse des éphémérides ; qui est si forte en astrologie qu'elle ne consulte plus et que déjà elle est consultée. Veut-elle seulement se porter à un mille, l'heure du départ est prise dans son livre d'astrologie. L'œil lui démange-t-il pour se l'être frotté ; point de remède avant d'avoir parcouru son grimoire. Malade au lit, elle ne prendra de nourriture qu'aux heures fixées dans l'ouvrage d'un astrologue égyptien.

Connaitre l'avenir est la pensée qui absorbe nombre d'entre nous, mais si cette préoccupation a sa raison d'être, il n'est pas permis ni au nom de la religion, ni au nom du bon sens d'en chercher la découverte par les pratiques absurdes et anti-chrétiennes.

* * Bien que le cadre d'une causerie ne permette pas les développements que l'on pourrait donner à ce sujet, je ne crois pas déplacé de vous citer quelques sentences se rapportant aux magiciens, chromanciens et même tireuses de cartes, car tout cela appartient à la même famille :

Saint Augustin.—Le magicien jette le trouble dans les âmes qui se confient en Dieu, et, sans leur faire avaler aucun poison, il les tue par le seul venin de ses discours.

Saint Bonaventure.—Toute divination n'est que tromperie et illusion diabolique ; c'est pour cela qu'elle est maudite de Dieu et interdite par l'Eglise.

Saint Gratien.—Les devins, les aruspices, les enchanteurs, les magiciens et les autres sorciers de tous genres doivent être retranchés de l'Eglise.

Saint Jean Chrysostôme.—Si vous allez chez les sorciers

pour retrouver les objets perdus, vous perdez votre âme et vous devenez la risée des autres.

Caton.—Ne cherchez pas à découvrir par les sorts la volonté de Dieu ; il n'a pas besoin de vous pour décider sur votre compte ce qu'il voudra.

Je pourrais multiplier les citations, mais laissant à qui de droit le soin vous interdire les maisons des diseuses de bonne aventure ou des tireuses de cartes, je vous conseille aussi, au nom du bon sens, de ne pas enrichir ces femmes là en vous appauvrissant en pure perte.

* * Les Anglais de Montréal sont furieux contre les Américains, et il faut avouer que ce n'est pas sans raison.

Il y a une dizaine de jours, lors de la célébration du centenaire de la mort de Washington, quelques Américains passant dans une des rues de New-York aperçurent l'Union Jack flotter à la fenêtre d'un riche Anglais et, saisis d'une indignation très peu justifiée, exigent l'enlèvement de ce drapeau.

Il fallut s'exécuter, et l'on dit même qu'un soldat le foula aux pieds.

Un grand journal de Montréal s'indigne à bon droit de cette manifestation de patriotisme étroit, et rappelle que dans nombre de fêtes en Canada, on voit l'étendard américain à côté du drapeau anglais.

Ceci est parfaitement vrai, et la conduite des New-Yorkais, en cette occasion, mérite d'être flétrie dans les termes les plus énergiques, mais ce même journal,—ne devrait pas oublier qu'il a publié, il y a quelques mois à peine, une lettre et un article dans lesquels il ridiculisait le drapeau français, (que nous avons le droit de mettre de beaucoup au dessus de l'Union Jack) et demandait de s'abstenir d'arborer le tricolore dans nos fêtes publiques.

Si les Américains ont eu tort, il est certain que nos compatriotes d'origine anglaise n'ont pas raison, et l'affaire de New-York prouve une chose : c'est qu'il faut respecter tous les drapeaux, quand on les arbore dans un but respectable, et que tôt ou tard, on devient victime soi-même, des faux principes que l'on cherche à faire prévaloir.

Cette leçon profitera-t-elle ?

Leon Tiden

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XIV^e SIÈCLE

FROISSART

Jehan ou Jean Froissart naquit à Valenciennes, en 1337. C'est le plus aimable, le plus spirituel de nos vieux historiens. Destiné d'abord à l'Eglise, il aima mieux retarder son entrée dans les ordres pour satisfaire sa passion des voyages. Il parcourut toutes les contrées de l'Europe, recueillant çà et là les récits et les anecdotes, authentiques ou non, qu'il rassembla pour former ces admirables chroniques, écrites avec tant de simplicité et de grâce.

En 1408, il cessa ses longs voyages et se retira dans son canonicat de Chimay. Peu accoutumé à l'inactivité d'une retraite, il tomba bientôt malade et mourut en 1410.

Froissart est le peintre par excellence du XIV^e siècle ; mieux que tout autre, il connaît les mœurs et les hommes de son temps. Dans ses *Chroniques*, l'aimable écrivain ne suit aucun ordre ; aucune liaison ne se fait sentir d'un récit à l'autre, c'est un pêle-mêle qui possède cependant beaucoup d'originalité et de charme, parce que l'esprit français s'y voit dans toute sa gaieté et sa grâce.

Froissart n'est pas un homme d'Etat, un historien jugeant les choses du côté de la philosophie, comme Philippe de Comines, mais un peintre sachant varier ses couleurs, un conteur d'une verve intarissable.

« De tous nos vieux historiens, dit Kervin de Littenhove, Froissart est celui qui offre le plus d'aliment à la curiosité. C'est un ami franc, sin-

cière, naïf, qui s'accointe avec vous aussi courtoisement, aussi amiablement qu'avec les hommes de son temps. Vous l'avez appelé à vous pour vous instruire ; il vous charme, il vous réjouit, il vous amuse. Vous vouliez en faire le compagnon de vos études, il devient celui de vos loisirs ; et une fois que l'on aborde avec lui le tableau des aventures et des emprises d'armes qui se succèdent toujours les unes aux autres, on y prend un plaisir aussi vif que si son livre n'était pas un recueil de faits historiques mais un roman de chevalerie. »

Les *Chroniques* de Froissart seront donc toujours lues avec un plaisir véritable et le plus vif intérêt, car elles renferment tout ce qui peut instruire et charmer l'esprit.

Froissart fit aussi plusieurs poésies légères dont la grâce des pensées et la mélodie du rythme l'ont mis au premier rang des poètes du XIV^e siècle.

* *

CHRISTINE DE PISAN

Christine de Pisan naquit à Venise, en 1363. Son père, un des plus fameux astrologues du XIV^e siècle, fut mandé à Paris par le roi Charles V, dit le Sage. Christine, qui n'avait alors que neuf ans, reçut au Louvre une très bonne éducation, dont elle devait plus tard tirer grand profit.

A quinze ans, elle s'unit à Etienne du Castel, personnage assez en vue à la cour du roi de France. Une cruelle maladie emporta son époux, après dix ans seulement d'une union heureuse. Le père de Christine mourut aussi vers ce temps.

La jeune veuve, abandonnée ainsi à son sort, se mit alors à écrire pour subvenir aux nombreux besoins de sa famille et de sa mère. Elle composa un grand nombre de poésies fugitives qui renferment un certain air de naïveté et de candeur qui plaît et qui charme.

Femme chrétienne dans toute la force du mot, elle chercha toujours dans ses ouvrages à élever l'âme par les sentiments les plus nobles et les plus religieux.

En 1418, elle se retira dans un abbaye (on ne sait quel abbaye) où elle put alors donner libre cours à sa piété ardente.

On ne connaît point la date de sa mort, mais on croit généralement qu'elle mourut en 1431.

Ses écrits, nombreux d'ailleurs, sont pour la plupart des petites pièces de vers, parmi lesquelles on remarque les *Dicts moraux à son fils*, *Jeanne d'Arc* (*).

Ses principaux ouvrages en prose sont : l'*Histoire de Sire de Boucicaut*, la *Chronique de Duguesclin* et l'*Histoire de Charles VII*. Cette dernière est beaucoup préférable aux deux autres. On lui reproche néanmoins d'être, dans ses histoires, un peu partielle et de prendre un ton emphatique.

C'est dans la poésie légère généralement que Christine de Pisan a le mieux réussi.

Les autres écrivains remarquables qu'à produits le XIV^e siècle sont toutefois beaucoup inférieurs aux trois dont nous avons bien brièvement raconté la vie et jugé tant soit peu les œuvres ; ils ne laissèrent aucun écrit qui peut être jugé digne de passer intact à la postérité.

Ce fut surtout dans le siècle suivant que la langue française fit un immense progrès ; née au XIII^e siècle, elle avait augmenté en harmonie et en grâce au XIV^e siècle, sous les soins de Joinville, de Froissart et de Christine de Pisan.

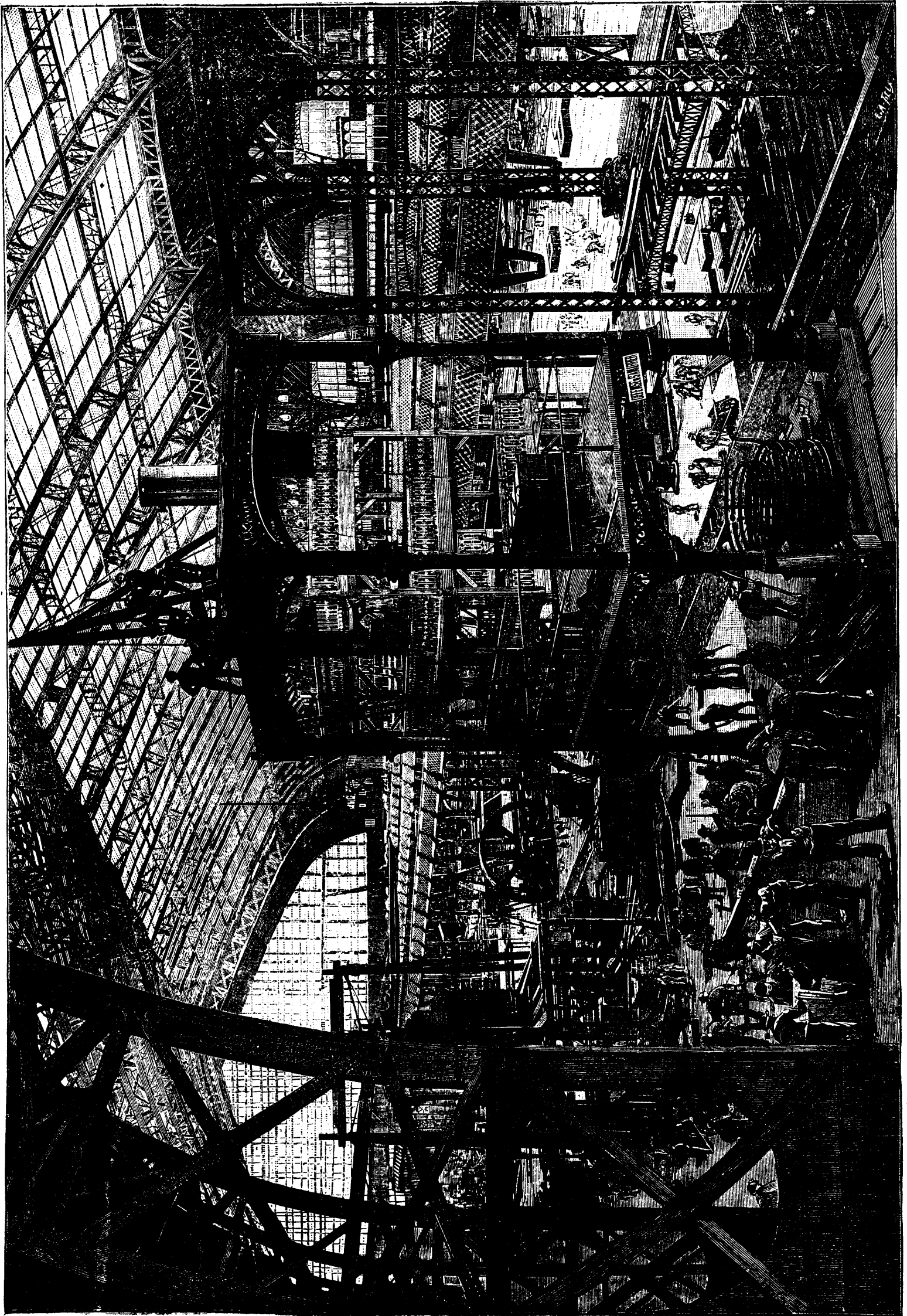
Paul Durand

FIN

L'argent fait plus de tâches que la boue.—M. DE LACOMBE.

Dans un pays où tout le monde veut être quelque chose, personne n'est quelqu'un. — G.-M. M. VALTOUR.

(* Les vers sur Jeanne d'Arc furent, croit-on, les derniers que composa Christine de Pisan ; ils datent de 1429.



EXPOSITION UNIVERSELLE.—LES TRAVAUX D'INSTALLATION DANS LA GALERIE DES MACHINES.—VUE PRISE DU PREMIER ÉTAGE

BIBLIOGRAPHIE

LES DERNIERS DES KERSALDEC

(Suite et fin)

Nous détachons, d'un nouvel ouvrage que M. Henri Welschingner vient de publier sur le *Divorce de Napoléon Ier*, une page fort curieuse. C'est le fac-similé des signatures du divorce accompli aux Tuileries le 15 décembre 1809. Nos lecteurs nous sauront gré sans doute d'accompagner la reproduction de ces intéressantes signatures du commentaire si judicieux que leur donne l'auteur dans son remarquable ouvrage :

« Rien n'est plus intéressant que d'observer les signatures sur l'original conservé dans l'armoire de fer aux Archives Nationales. Napoléon a signé cette fois de la manière la plus lisible. Cinq lettres sont nettement formées sur huit, les trois autres se laissent deviner. Elles sont à la fois inclinées et redressées ; elles n'ont pas d'intervalle entre elles, témoignant une volonté et une résolution indomptables. La signature de l'Empereur se termine par un grand paraphe, large et accentué, fait par l'écrasement de la plume. Sous ce paraphe, semblable à une épée menaçante, se glisse timidement la petite écriture modeste de Joséphine. A ses côtés Mme Mère a placé une écriture maigre et tremblée. Louis a signé orgueilleusement, couvrant de ses traits le nom de Jérôme-Napoléon qui s'entortille dans un paraphe négligé. Joachim Napoléon a écrit le sien avec une lenteur méthodique et presque commerciale. Mais ce n'est rien à côté du paraphe d'Eugène-Napoléon. Le fils de Joséphine a orné son nom, fort bien écrit, d'une foule de traits savamment enchevêtrés.

« Lignes séchées, traits jaunis, caractères à demi effacés, quelle émotion vivante ne gardez-vous pas ! Non, ce n'est point une vaine curiosité qui penche nos regards sur vous. Nous aimons à deviner les pensées qui ont dirigé la main de ceux qui vous ont tracés, et ici telle est l'impression qui se dégage de cette page historique, qu'il m'a semblé revoir la scène elle-même : l'impératrice accablée et digne, Madame Mère sincèrement attristée, l'Empereur majestueux et fier, ses frères dissimulant mal leur satisfaction, Hortense et Eugène cachant leur chagrin sous un air de commande, les reines et princesses ne songeant déjà qu'à la future épouse, et les deux agents impériaux s'inclinant avec une tournure grave et empressée.

« O secrets des vieilles archives, ô mystères des vieux parchemins ! Le doigt touche non sans une hésitation respectueuse à votre poussière, et l'œil surpris retrouve souvent entre vos lignes et jusque dans vos plis quelque trait qui révèle la joie, l'orgueil, l'humiliation, la tristesse ou le désespoir.... »

« O secrets des vieilles archives, ô mystères des vieux parchemins ! Le doigt touche non sans une hésitation respectueuse à votre poussière, et l'œil surpris retrouve souvent entre vos lignes et jusque dans vos plis quelque trait qui révèle la joie, l'orgueil, l'humiliation, la tristesse ou le désespoir.... »

« O secrets des vieilles archives, ô mystères des vieux parchemins ! Le doigt touche non sans une hésitation respectueuse à votre poussière, et l'œil surpris retrouve souvent entre vos lignes et jusque dans vos plis quelque trait qui révèle la joie, l'orgueil, l'humiliation, la tristesse ou le désespoir.... »

« O secrets des vieilles archives, ô mystères des vieux parchemins ! Le doigt touche non sans une hésitation respectueuse à votre poussière, et l'œil surpris retrouve souvent entre vos lignes et jusque dans vos plis quelque trait qui révèle la joie, l'orgueil, l'humiliation, la tristesse ou le désespoir.... »

« O secrets des vieilles archives, ô mystères des vieux parchemins ! Le doigt touche non sans une hésitation respectueuse à votre poussière, et l'œil surpris retrouve souvent entre vos lignes et jusque dans vos plis quelque trait qui révèle la joie, l'orgueil, l'humiliation, la tristesse ou le désespoir.... »

« O secrets des vieilles archives, ô mystères des vieux parchemins ! Le doigt touche non sans une hésitation respectueuse à votre poussière, et l'œil surpris retrouve souvent entre vos lignes et jusque dans vos plis quelque trait qui révèle la joie, l'orgueil, l'humiliation, la tristesse ou le désespoir.... »

« O secrets des vieilles archives, ô mystères des vieux parchemins ! Le doigt touche non sans une hésitation respectueuse à votre poussière, et l'œil surpris retrouve souvent entre vos lignes et jusque dans vos plis quelque trait qui révèle la joie, l'orgueil, l'humiliation, la tristesse ou le désespoir.... »

« O secrets des vieilles archives, ô mystères des vieux parchemins ! Le doigt touche non sans une hésitation respectueuse à votre poussière, et l'œil surpris retrouve souvent entre vos lignes et jusque dans vos plis quelque trait qui révèle la joie, l'orgueil, l'humiliation, la tristesse ou le désespoir.... »

« O secrets des vieilles archives, ô mystères des vieux parchemins ! Le doigt touche non sans une hésitation respectueuse à votre poussière, et l'œil surpris retrouve souvent entre vos lignes et jusque dans vos plis quelque trait qui révèle la joie, l'orgueil, l'humiliation, la tristesse ou le désespoir.... »

Tout-à-coup, on entendit du dehors un coup de tonnerre qui ébranla les vitres, et en même temps quelques clameurs montèrent du port jusqu'à lui : c'était au même moment où le phare de Kennéguen s'écroulait. La religieuse ne put retenir un mouvement d'effroi et porta son regard vers la fenêtre redevenue subitement obscure.

Le malade se tourna vers elle et, d'une voix faible, il dit :

— Vous voulez me tranquilliser ! il y a de l'orage, ce soir, et mon père est sur le phare !...

Et, comme s'il eut eu conscience de ce qui se

passait au dehors, il poursuivit :
— Oh ! comme le vent est grand !... mon père est un Kersaldec ; lui non plus ne quitterait pas son poste ! non, il mourrait plus tôt !... puis, il ajouta : Ma Sœur, regardez : voici Jean, mon frère qui revient comme ce matin, je le vois, là, debout, devant mon lit... comme il est beau !... il a l'air tout joyeux ! Oh ! ma sœur, le phare de Kennéguen est tombé, car il tient mon père par la main ; ils me font signe tous les deux de les suivre !... Je vois près d'eux un ange que je ne connais point, mais quelque chose me dit que c'est ma mère !... comme ils semblent heureux !...

Il n'acheva pas et ferma les yeux, tandis qu'un dernier sourire semblait errer sur ses lèvres, enveloppant d'un rayon d'une joie céleste le visage de ce courageux enfant.

Le digne prêtre le bénit une dernière fois :

— Va, mon fils, pars, toi aussi, va rejoindre, martyr, les martyrs qui t'attendent pour te couronner ; une mère, victime de son dévouement, un père de son devoir, et peut-être un frère... il n'acheva pas, mais ses lèvres murmurèrent ce chant de foi et de confiance du Roi-Propète : *In domum Domini latantes ibimus*. Nous entrerons pleins d'allégresse dans la maison du Seigneur !

Le jour était venu tout doucement et éclairait d'une pâle lueur la maison des Kersaldec. La mer était calmée, seules, de grosses vagues roulaient au loin par intervalles, s'écroulant silencieusement les unes sur les autres. Dans le port, on voyait le navire sauvé par le dévouement héroïque du vieux Jacques ; sur l'avant, on pouvait lire le nom de *Dauphin* ; il se balançait maintenant doucement, tandis que les matelots s'efforçaient de réparer les avaries que lui avait fait subir l'affreuse nuit qui venait de s'écouler.

Sur le port, un pêcheur de Kennéguen racontait au capitaine la catastrophe du phare et le dévouement du vieux Jacques Kersaldec. En entendant ce nom, le capitaine du *Dauphin* tressaillit :

— Mon ami, dit-il au pêcheur, comment appelez-vous ce courageux vieillard ?

— Jacques Kersaldec, monsieur.

— Avait-il un fils ?

— Il en avait deux, répondit le matelot, l'un blessé sur le champ de bataille est mourant ou même mort peut-être déjà ; l'autre est parti depuis cinq ans en Chine comme missionnaire, et l'on ne sait ce qu'il est devenu.

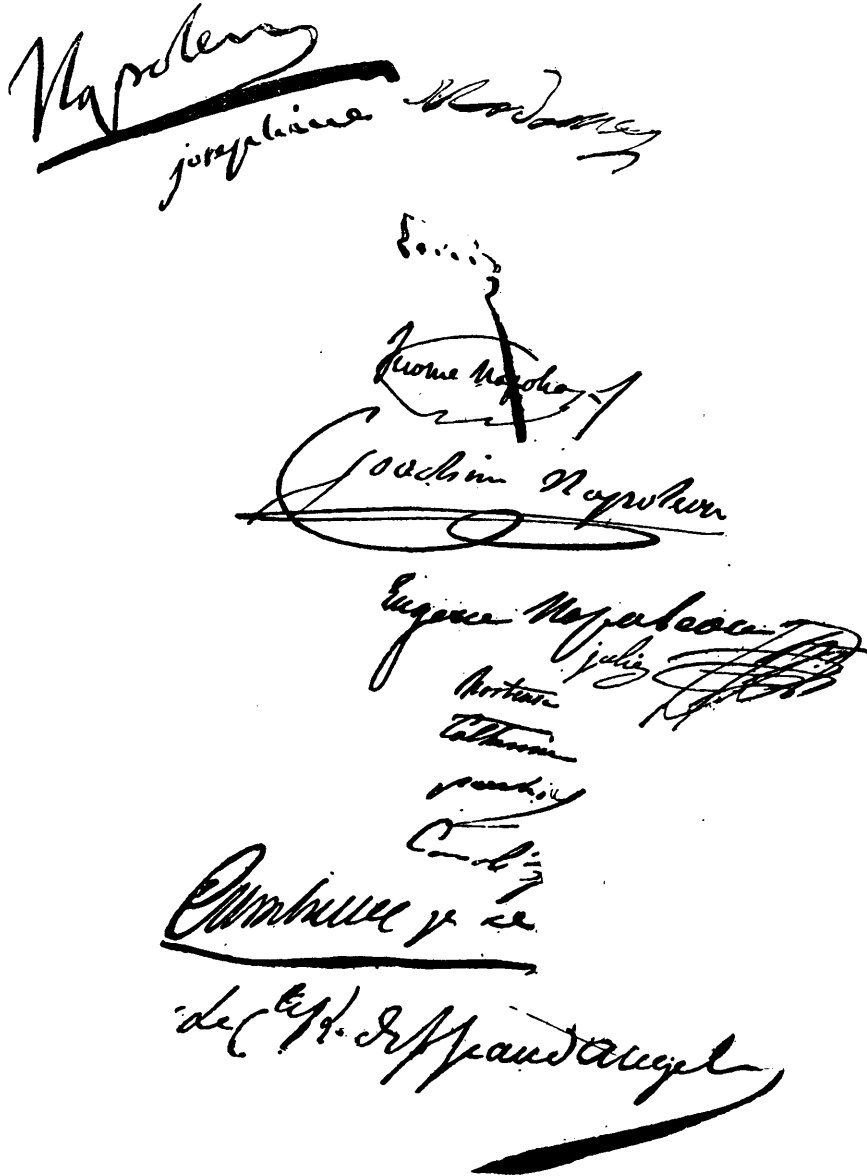
Le capitaine se découvrit.

— Ah ! famille de braves et de gens de cœur ! dit-il, que Dieu soit béni de les avoir ensemble réunis dans sa paix, sans leur faire connaître les longs jours de deuil ! Hier, sur ce navire est mort le jeune Jean Kersaldec, que j'avais pris à mon bord à Canton

pour le ramener en France. Les Chinois ont martyrisé sa mission dans un massacre épouvantable. Quand les troupes françaises ont pu arriver au secours de ces malheureux, le missionnaire seul fut retrouvé vivant encore, mais ces brigands l'avaient crucifié au dessus de l'autel même où il disait sa messe, au moment où les barbares avaient surpris le troupeau et le pasteur en prières !

— Mes amis, continua le digne homme, en s'adressant à ses matelots, une chaloupe à la mer et tâchons de retrouver le corps de l'homme de cœur qui mourut pour nous !

Ils se mirent en mer ; le pêcheur les conduisit à l'ilôt ou était le phare. Les fondements seuls de la vieille tour étaient restés debout. Le capitaine fit fouiller les moindres anfractuosités ; les matelots bouleversèrent avec ardeur les ruines écroulées, et enfin, on put trouver parmi les débris le corps de l'humble héros, enseveli sous les pierres de ce phare, d'où il avait sauvé la vie à tant de malheureux en danger, et où il était monté pour la dernière fois pour guider, sans le savoir, jus-



Les signatures de l'acte du divorce de Napoléon et de Joséphine

passait au dehors, il poursuivit :

— Oh ! comme le vent est grand !... mon père est un Kersaldec ; lui non plus ne quitterait pas son poste ! non, il mourrait plus tôt !... puis, il ajouta : Ma Sœur, regardez : voici Jean, mon frère qui revient comme ce matin, je le vois, là, debout, devant mon lit... comme il est beau !... il a l'air tout joyeux ! Oh ! ma sœur, le phare de Kennéguen est tombé, car il tient mon père par la main ; ils me font signe tous les deux de les suivre !... Je vois près d'eux un ange que je ne connais point, mais quelque chose me dit que c'est ma mère !... comme ils semblent heureux !...

En ce moment le vieux curé rentra, il était tout ruisselant et pâle, pâle... il s'approcha du lit ; le mourant le reconnut et dit :

— N'est-ce pas, mon père, que le phare est tombé ?

— Mon enfant, que dites-vous, dit le prêtre, pourquoi cette pensée ?...

— Oh ! vous aussi vous ne voulez pas m'affliger, mais... je sais... je vois... ajouta-t-il faible-

qu'au port, le corps de son fils bien-aimé ! On plaça avec respect ces restes sacrés dans la barque. Le vieillard ne s'était point défiguré dans sa chute ; il s'était trouvé étouffé sous les ruines ; seule, derrière sa tête, une blessure fut découverte, qui n'était révélée que par quelques gouttes de sang empourprant ses cheveux blancs. Son visage ne portait point l'expression terrible d'une fin violente : la mort l'avait trouvé à son poste, comme elle rencontre toujours l'homme de bien, et, sans souffrance, elle avait transporté ce héros chrétien dans ce monde de gloire et de bonheur où une couronne éternelle attend ceux qui, professant la religion du Christ, comme lui aussi ont passé, et sont morts en faisant le bien.

Le lendemain, les trois cercueils étaient en même temps déposés dans la tombe où les attendait déjà une mère et une épouse bien-aimée. L'équipage du *Dauphin*, les pêcheurs, toute la pauvre population de Kennéguen étaient réunis en larmes autour de cette fosse où l'on ensevelissait les derniers des Kersaldec. Ils avaient bien soutenu la devise de leur antique famille, et ils avaient fait une fin qu'eussent enviée leurs plus glorieux ancêtres.

Le vieux curé récita les dernières prières ; le capitaine du *Dauphin* fit présenter les armes à son équipage devant la tombe vénérée sur laquelle les matelots et pêcheurs avaient déposé trois couronnes : une de chêne pour le vieux Jacques, une de laurier pour le soldat, et une de roses pour le prêtre. Après avoir apporté son tribut de prières et de regrets, chacun se retira de ce lieu de tristesse.

Seul, un vieux fosseyeur resta dans le champ du repos, refermant avec respect la tombe des trois martyrs...

Au loin, la mer immense faisait entendre au pied de la plage solitaire son murmure solennel, la brise agitait doucement les noirs cyprès du cimetière silencieux, tandis qu'au bas de la falaise déserte, le pavillon français flottait à mi-mat sur le *Dauphin*, comme un voile de deuil, et, d'heure en heure, la grande voix du canon s'élevait, ébranlant les échos de la plage, pour saluer les trois hommes de bien qui avaient offert ensemble le suprême sacrifice de leur vie, l'un à son Dieu, l'autre à sa Patrie, et l'autre à son devoir.

J. Colomier

LES BOUQUINS DU VIEIL ÉPICIER-VOISIN

Voici que la passion de bouquiner me gagne. Ce n'est pas un mal assurément. Toujours est-il que depuis que M. E. Z. Massicotte, dans un récent article, a bien voulu nous avouer que l'épicier du coin alimentait sa soif de collectionneur, je nourris le fol espoir que notre fournisseur doit avoir, lui aussi, comme son semblable du coin, des vieux livres, quelques anciennes reliques littéraires.

Et qui sait, me disais-je hier, si, par suite de transactions commerciales, je ne découvre pas au milieu de ses factures quelques volumes poudreux datant d'au-delà un siècle !

C'était peu probable, et cependant la folle du logis trottant toujours, j'imaginai ma surprise ; je me surprénais presque, dans ma joie délirante, aux genoux de cet épicier-voisin, le suppliant au nom de la *Société des Antiquités* de me céder ce bouquin ; je me voyais, les yeux humides, la mine suppliante, confondue en remerciements prolongés.

Dieu sait ce que le bouquineur a de cauchemars et combien son imagination projette !

Je me suis donc mise en route hier après-midi pour l'épicerie du Père Daniel. La pluie tombait torrentielle, et le vent, s'engouffrant dans mon parapluie, le tournait d'un côté diamétralement opposé. Heureusement, pensais-je, les passants se font rares et personne ne rira de ma mésaventure.

J'accélére le pas involontairement : le terrible

aquilon m'entraîne. J'arrive enfin au but de ma course.

Bon, me dis-je, monsieur Daniel est seul, ce sera moins gênant.

— Bonjour monsieur Daniel.

— Bonjour mam'selle Louise. Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Ce qu'il y a pour mon service ? Ah ! vous ne le devinez jamais, mon bon monsieur Daniel. Imaginez que je suis à faire une collection de vieux livres...

— De vieux livres, mam'selle Louise, et pourquoi faire, je vous demande ?

— Vous savez bien que les jeunes filles ont toutes sortes de fantaisies, monsieur Daniel...

— Ah ! pour ça, je suis avec vous, pas rien que les jeunes filles je vous assure qui ont des caprices.

— Vrai ? Le sexe fort aussi a des faiblesses puériles.

— Pour le sûr, que c'est vrai, mam'selle Louise. Tenez par exemple, moi, Baptiste Daniel, j'ai eu pendant ma jeunesse le caprice le plus désolant, le plus décourageant et qui a presque fait mourir ma mère de chagrin.

— Allons donc ! vous, avoir un caprice aussi effrayant que vous le dites, monsieur Daniel ?... Une nature calme et paisible comme la vôtre ? Mais, il faut que je vous dise que je suis venue vous de....

— Eh bien ! oui. Que voulez-vous ? Je ne suis pas un ange après tout et Dieu me pardonnera bien ce petit défaut.

— Sans doute. Vous avez assez de qualités pour le faire absoudre, et soyez sans inquiétude là-dessus. Je suis donc venue vous demander...

— Si vous saviez combien ce caprice d'enfant m'a donné à souffrir par la suite. Je n'ai jamais voulu aller à l'école, j'avais en horreur l'étude et aussi je vous avouerai que j'ai cinquante-cinq ans, j'en aurai cinquante-six à la Toussaint, et que je suis le plus ignorant et le plus stupide des mortels.

— C'est trop d'humilité cela ; si vous saviez comme votre réputation d'homme intelligent est établie dans le quartier !

— Vous êtes flatteuse, mam'selle Louise.

— Non, je ne suis pas flatteuse, et ce que je dis là est réel. Mais, je ne suis pas venue ici par une pluie battante, par un vent à vous enlever au troisième ciel, pour émousser votre humilité. Je vous disais tantôt que je suis à faire une collection précieuse, et je viens vous demander si vous n'auriez pas sur les rayons de votre bibliothèque quelques vieux volumes inutiles pour vous et qui seraient tout un trésor pour moi...

— Si j'en ai, mam'selle Louise, ils sont d'un format très mince par exemple, mais j'en ai. Je me rappelle même lorsque j'ai fait la toilette du magasin pour Pâques, avoir serré une caisse pleine de vieux livres, mais chiffons...

— C'est cela, c'est cela que je désire, m'écriai-je toute palpitante de joie.

— Holà, Léon, cri-a-t-il à son commis, apporte donc ici la boîte que tu as déposée dans l'appartement en arrière il y a quinze jours ?

Quel heureux hasard ! pensai-je en moi-même. Je savais bien que mon épicier est aussi intelligent que l'épicier du coin de M. E. Z. Massicotte ! Si je n'ai pas la bonne aubaine de mettre la main sur un recueil de chansons du dix-huitième siècle, je serai peut-être amplement récompensée par la découverte de quelques documents inédits, de quelques vieilles paperasses authentiques... Et l'imagination allait son train.

Pendant que je me laissais ainsi aller à l'espérance de voir mon rêve enfin se réaliser, je m'entendis appeler.

— Passez donc, s'il vous plaît, par ici, mam'selle Louise, Jacques a étalé les volumes sur le comptoir et ma femme descend vous aider dans vos recherches capricieuses. Vous savez, moi, je ne connais rien et je ne sais pas assez lire pour défricher quelque chose.

— Je trouverai bien tout moi-même. De grâce, ne dérangez pas madame Daniel pour cela.

J'approchai, poussée par une anxiété fiévreuse et la hâte impatiente de feuilleter ces vieux bouquins. Mais, ô malheur ! à peine eus-je jeté les yeux sur les fameux bouquins que je reculai épouvantée, désappointée, désenchantée. Je venais d'apercevoir,

étalés en effet, les terribles almanachs du *Radway ready relief*, du *Sirope calmant*, du *Giltedge soap*, et mille autres brochures insignifiantes, réclames, pour la plupart !!! Cette vue causa un effet magique.

J'eus un instant la pensée que j'étais l'objet d'une plaisanterie, et que le bon monsieur Daniel ne voulait rien moins que rire de moi et de ma manie de bouquiner. Mais je changeai vite d'opinion quand je vis le pauvre épicière se troubler et s'informer avec une naïveté désopilante si l'odeur âcre de l'humidité n'avait porté au cœur...

Je riai haut du tragique dénouement de mes recherches d'antiquités ; je jurai de vaincre cette passion naissante, inoffensive.

Et je me dis bien bas que l'épicier du coin de M. E. Z. Massicotte avait l'intelligence infiniment plus saine et plus développée que ce pauvre Baptiste Daniel !

Evv.

LA POSE DU DRAPEAU SUR LA TOUR EIFFEL

(Voir gravure)

M. Eiffel a tenu parole. A la date du 31 mars, ainsi qu'il en avait pris l'engagement, l'énorme tour de mille pieds, dont la silhouette colossale surprend les regards et s'impose à l'étonnement, a été achevée. A l'occasion du couronnement de l'édifice, le grand ingénieur avait convié quelques personnes privilégiées à une fête à laquelle, outre les invités, assistaient tous les ouvriers du chantier.

Parmi les notabilités qui se sont trouvées au rendez-vous fixé pour une heure et demie, citons MM. Tirard, Jacques, Georges, Muzet, Mesureur, Ch. Garnier, etc., etc.

Une quinzaine d'intrépides seulement ont eu le courage de suivre M. Eiffel lorsqu'il a quitté la dernière plate-forme pour gagner la lanterne et, de là, l'étroit refuge qui la domine et qui se trouve ménagé autour du paratonnerre, provisoirement figuré par un énorme mât.

C'est que, pour arriver à ce sommet extrême, le chemin n'est pas des plus aisés. Plus d'escaliers, mais des tubes de fonte creux où l'homme le plus mince a quelque peine à se mouvoir, tout en gravissant les derniers mètres au moyen d'échelon de fer d'une raideur inquiétante.

Toutefois, M. Eiffel était accompagné d'une dizaine de vaillants, lorsque, à deux heures trente-cinq, il a tiré la corde servant à hisser l'énorme étendard tricolore qui s'est envolé gracieusement dans l'air, tandis qu'aux applaudissements de l'assistance émue et enthousiasmée le canon tonnait aux étages inférieurs.

C'était vraiment un spectacle imposant, et l'on a vu alors se produire un fait curieux et qui mérite d'être rapporté. Aux cris de : "Vive Eiffel ! vive la France !" qui sortaient de toutes les poitrines, toutes les personnes groupées autour de l'éminent ingénieur ont échangé des poignées de mains cordiales, sous l'empire d'un élan spontané de commune admiration et de grandes sensations partagées.

La montée avait duré environ cinquante-cinq minutes. Il ne faut guère moins de temps pour monter sans se presser et sans fatigue sensible les dix-sept cent quatre-vingt-douze marches praticables qui accèdent à la lanterne.

La descente s'est opérée sans encombre, et l'on s'est retrouvé au pied de la tour entre les quatre prodigieux montants qui la soutiennent, pour écouter les discours prononcés par M. Eiffel et M. Tirard.

Les ouvriers, pittoresquement groupés sur les montants de l'édifice, sont accourus alors pour offrir des corbeilles de fleurs et des bouquets à M. Eiffel et aux contremaitres, puis ils ont pris part à un lunch qui avait été disposé à leur intention.

M. le président du conseil a annoncé à M. Eiffel qu'il allait être proposé à M. le président de la République comme officier de la Légion d'honneur.

Cette distinction, aujourd'hui officielle, est accueilli avec joie par tous les admirateurs de l'œuvre gigantesque, si souvent déclarée impossible, et pourtant menée à bonne fin. Les ouvriers

de M. Eiffel se sont cotisés pour lui offrir une croix d'officier de la Légion d'honneur en brillants. Quelques touristes Anglais ont obtenu, il y a quelques jours, l'autorisation de monter sur la tour Eiffel. Après leur départ, on s'est aperçu que le bas du drapeau était en loques : les Anglais en avaient arraché près de trois pieds et s'en était partagé les lambeaux comme souvenir de leur ascension.

Si tous les visiteurs avaient un culte aussi acharné pour les souvenirs, il ne resterait bientôt plus que la hampe de cet immense drapeau qui avait, le jour de l'inauguration, vingt-quatre pieds.

UNE IDÉE GÉNÉREUSE

LA NOUVELLE MACHINE A ÉCRIRE POUR LES AVEUGLES

L'affection rend ingénieux. Au tableau d'honneur de ceux qui ont puisé dans les ressources de leur esprit les moyens de soulager un parent, un ami, douloureusement frappé par l'amertume du sort, il conviendrait d'inscrire le nom d'un inventeur modeste et désintéressé, M. Costel, et de joindre nos compliments à ceux que lui a récemment adressés la Société d'encouragement pour l'industrie française.

Il y a quelques années, le beau-frère de M. Costel, employé chez un négociant de Saint-Mandé (France), à la correspondance, était frappé de cécité, et cela à l'âge de quarante ans. Horrible cauchemar que cet accident, hélas ! trop fréquent ; ces yeux qui se ferment à la lumière, ce vivant qui entre dans la nuit comme dans une tombe, ce travailleur que les ténèbres condamnent à l'impuissance et à l'inutilité !

Notre inventeur ne se considéra pas comme vaincu par cette calamité devant laquelle tant d'autres eussent baissé la tête et croisé désespérément leurs bras. " Je combinerai, se dit-il, un

demment tracés par la plume. Il s'agit donc de guider sa main pour lui permettre d'écrire droit, lui faire sentir où doit commencer et finir chaque ligne, et espacer automatiquement et régulièrement chaque ligne par rapport à la précédente. Telles sont précisément les fonctions de l'appareil que nous décrivons et dont l'usage est déjà courant.

Cet appareil se compose, comme le montrent nos dessins (fig. 1 et 2) d'un pupitre sur lequel se rabat, à charnière, une planchette percée d'une écriture ordinaire. Sur le pupitre et sous cette planchette se pose la feuille de papier fixée, vers sa partie supérieure, par un moyen très simple et à portée de l'aveugle, à un petit cylindre en bois. Une règle, posée avec deux tenons sur la planchette, à une distance convenable au-dessous de la fente, sert à guider la main de la personne qui écrit. Lorsqu'une ligne est finie, ce qu'annonce la butée de la plume ou du crayon contre l'extrémité de la fente, l'écrivain fait tourner le petit cylindre en bois ; une petite roue munie de quatre dents, sur lesquelles appuie un ressort, assure



L'aveugle écrivant.

l'égalité de chaque enroulement calculé pour former l'interligne voulu. Enfin un curseur, pouvant courir le long de la fente, et tenu de la main gauche par l'aveugle qui écrit, lui servant à accompagner sa plume ou son crayon, lui permettant, par suite, de s'arrêter et de reprendre à volonté la ligne commencée, sans le moindre danger d'embrouiller l'écriture.

Tel est ce petit appareil, bien simple et élémentaire d'apparence, mais susceptible, vu son extrême bon marché de rendre de précieux services aux personnes que vient frapper la cécité. Grâce à lui, le beau-frère de l'inventeur put, au bout de peu de temps, reprendre son emploi, faire jusqu'à sa mort la correspondance de son patron et gagner fièrement son pain.

Notre troisième figure représente un aveugle en train de travailler avec le petit appareil.

Souhaitons, avec la sympathique inventeur, qu'il puisse apporter à la plus terrible, peut-être, des infortunes humaines, le soulagement et la consolation !

MAX DE NASSOUTY.

Pourquoi appelle-t-on la demeure du président des Etats-Unis la Maison Blanche ? Lors de la guerre qui éclata entre l'Angleterre et les Etats-Unis en 1812, au sujet de la liberté des mers, les Anglais s'emparèrent de la ville de Washington et y mirent le feu. La plupart des édifices furent détruits. La résidence du président, solidement construite en pierre de taille résista, mais la fumée noircit tellement les murs qu'il fut impossible de leur faire reprendre leur aspect naturel.

On se décida alors à les peindre et, sur l'avis de Jackson, le vainqueur des Anglais, on leur donna en signe de réjouissance une couleur d'un blanc éclatant. Depuis on a soigneusement gardé la tradition et, tous les dix ans, on badigeonne à nouveau la Maison Blanche.

PRIMES DU MOIS D'AVRIL

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois D'AVRIL a eu lieu le 4 mai, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Ste-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant

1er prix	No. 26,503	...	\$50.00
2e prix	No. 7,580	...	25.00
3e prix	No. 12,412	...	15.00
4e prix	No. 6,282	...	10.00
5e prix	No. 13,511	...	5.00
6e prix	No. 31,125	...	4.00
7e prix	No. 4,717	...	3.00
8e prix	No. 14,866	...	2.00

Les numeros suivants ont gagné une piastre chacun :

649	6,792	8,537	15,332	21,774	24,847
1,081	6,910	8,828	15,881	22,175	24,986
1,452	7,001	9,103	16,410	22,197	25,107
2,222	7,115	9,419	17,497	22,324	25,800
2,615	7,259	9,740	17,828	22,834	25,841
2,857	7,273	9,863	19,071	22,899	26,450
3,473	7,364	10,186	19,149	23,120	26,734
3,726	7,491	12,132	19,257	23,476	27,465
3,989	7,685	12,257	19,481	23,558	27,474
4,261	7,694	12,633	20,067	24,004	27,766
4,393	7,744	13,695	20,444	24,225	29,739
4,797	7,845	14,341	20,478	24,419	30,304
5,328	7,876	14,725	20,708	24,789	30,542
5,581	7,988	14,863	21,215	24,840	31,812
5,795	8,446				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des copies du MONDE ILLUSTRÉ, datées du mois D'AVRIL, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutot, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No 264, rue Saint-Jean, Québec.

CHOSSES ET AUTRES

—Les souscriptions pour l'exposition de Paris s'élèvent à 175,000,000 de francs.

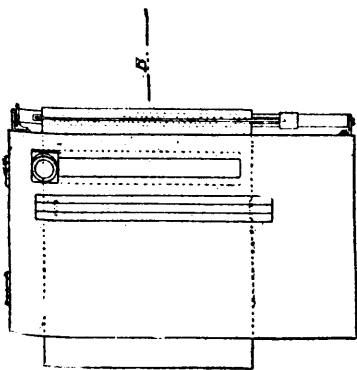
—La valeur des tableaux de Meissonier qui seront exposés à l'exposition de Paris, sont estimés à \$2,000,000.

—En Californie, on a trouvé des sources d'une eau bouillante donnant une écume qui durcit à l'air et qu'on suppose composée de borax de soude et d'une huile saponifiable. Cette substance, que l'on peut recueillir, jouit des propriétés du savon.

—On annonce la découverte d'un papier protecteur des tapis, des fourrures, etc., contre les mites. On le fabrique avec du bois de cèdres, provenant des débris recueillis dans les manufactures de crayon. L'odeur du cèdre suffit pour chasser les insectes. Le papier s'emploie en guise de doublure de tapis et d'enveloppe de fourrures.

—On ne doit pas s'étonner qu'il y ait tant de remèdes contre un mal aussi répandu que la migraine. Dans le nombre il en est de très actifs, dangereux même (nitroglycérine, nitrite d'amine, aconitine, cocaïne) d'autres sont d'une application difficile (massage, électricité, etc.). Il n'entre pas dans notre pensée de déprécier ces remèdes, et si nous venons en signaler un nouveau, c'est qu'il est absolument inoffensif et qu'il se trouve toujours à la disposition de chacun. De même que l'on a dû à un hasard la connaissance du fait que le sel de cuisine est parfois en état de juguler l'accès épileptique, de même nous devons à une circonstance fortuite d'avoir constaté que l'accès de migraine peut être coupé ou réprimé par l'ingestion d'une certaine quantité de sel. On prend une demi-cuiller ou une cuiller à thé de sel, puis on boit une certaine quantité d'eau et l'on est guéri. C'est merveilleux.

PLAN



(Fig. 1)

appareil au moyen duquel mon aveugle suppléera par son intelligence à ce que ses yeux ont perdue. Et il le fit, et l'ayant combiné il fit le bonheur du pauvre aveugle, mort depuis. Et, à la française ! il ne fit pas breveter l'appareil afin que tous les malheureux pussent en faire usage. C'est pour cela que nous le décrivons ici.

Depuis l'admirable invention de l'abbé Haüy, ce bienfaiteur des déshérités, les aveugles lisent et écrivent, à la vérité ! mais c'est au moyen de ces caractères en relief que tout le monde connaît, sorte de gaufrage du papier qui ne leur enlève

COUPE SUIVANT A B



(Fig. 2)

qu'une partie de leur misère. M. Costel a poussé les choses plus loin en ce qui concerne, du moins, l'écriture.

Pour un aveugle qui a su écrire avant de perdre la vue, la difficulté consiste à ne pas embrouiller les mots et les lignes avec les caractères précé-

AVIS AU MERE. -- LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des États-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

ATTENTION !

Nous nous chargeons d'améliorer les **FORDEURS** de n'importe quelle patente, c'est à dire de les mettre sur deux bancs, comme les nouveaux le sont aujourd'hui, pour la modique somme de \$3.50. S'adresser au No 158, rue Amherst, où vous pourrez en voir un amélioré.

Banque Ville-Marie

AVIS est par les présentes donné qu'un dividende de **TROIS ET DEMIE** pour cent (3 1/2) a été déclaré sur le capital payé de cette institution, pour le semestre courant, et que ce dividende sera payable au bureau principal de la banque, à Montréal, **SAMEDI, LE PREMIER JUIN** prochain.

Les livres de transferts seront fermés du 20 au 31 **MAI** prochain, inclusivement. L'Assemblée annuelle des actionnaires aura lieu au bureau de la Banque, **MERCREDI, le 19 JUIN** prochain.

La séance sera ouverte à midi. Par ordre du bureau.

U. GARAND, Caissier

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de **JONAS**
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.

Moutarde Française, Glycerine, Collofortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10

(Bâtisses des Sœurs) **MONTREAL**

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

CE QUE

FIT MA TANTE

MA TANTE a dit beaucoup de choses, mais ce qu'elle a dit de mieux est rapporté par **Mlle Mary Andrews, de Buffalo, N. Y. :**

LE BON GRAND SAINT-LEON

A fait beaucoup de bien dans notre famille surtout pour notre mère, dont la vie était en danger, affaiblie qu'elle était par la douleur et la perte d'appétit. Le sommeil l'avait laissée ; ma tante seule pouvait prendre soin d'elle, et elle lui fit boire de l'eau de **Saint-Léon** chaude, tout comme le thé. Maintenant elle est très forte et se porte bien. Elle repose bien toutes les nuits, bref, elle est complètement changée et a retrouvé toute sa bonne humeur d'autrefois.

MARY ANDREWS,
Buffalo N. Y.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LEON

54, CARRÉ VICTORIA

M. A. POULIN,

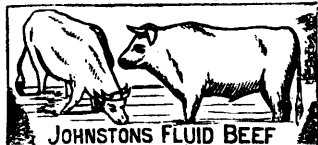
Téléphone 1432 **GERANT, MONTREAL**

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED

Le plus complet des journaux illustrés anglais, publié aux États-Unis, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos 53 et 55, Park Place, New-York (E.-U.).

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
18 -- RUE SAINT-LAURENT -- 18

10540



Vous deviendrez fort en

faisant usage du

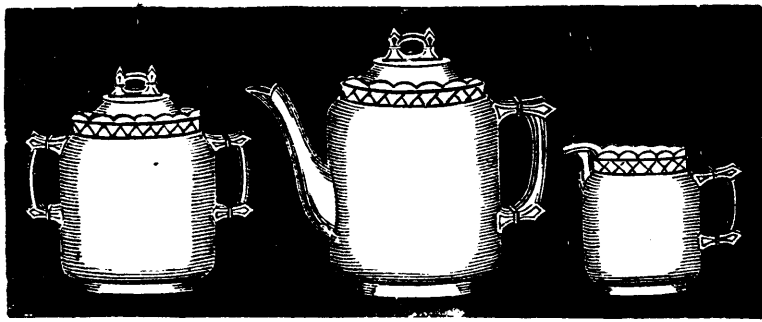
JOHNSTON'S FLUID BEEF

Vous conserverez votre

force en continuant de faire usage du

JOHNSTON'S FLUID BEEF

TOUJOURS DU NOUVEAU ! !



**NOUVEAUX SERVICES A DINER
NOUVEAUX SERVICES A SOUPER
NOUVEAUX SERVICES DE CHAMBRE**

Dans les Patrons les plus Nouveaux et les Dessins les plus Riches

AU MAGASIN CENTRAL DE PORCELAINE

L. DENEAU,

2023, NOTRE-DAME, 2023

Téléphone : No 273

(A trois portes du carré Chaboillez)

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES,
Saint-Eustache, P.Q.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

26, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

Le Musée des Familles, publication bimensuelle illustrée. Conditions d'abonnement : Un an (à partir du 1er janvier 1889) : Paris, 14 francs ; Département, 16 frs ; Canada, 18 frs. S'adresser à la librairie Ch. Dolagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).



Voici le véritable **J. E. P. Racicot**, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1431, rue Notre Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démangeaison et dartres aux bras d'une souffrance terrible. J'ai été guéri par les Remèdes de **J. E. P. RACICOT**, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

A. LAFERRIERE, typographe,
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.

On trouvera les mêmes remède au No 25, rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for **THE NEW YORK**.



LE TRIO DE MDE. DART.

Le prix du président Cleveland pour les trois plus beaux enfants au concours de beauté du comté d'Aurora, en 1887, a été décerné à **Mlle. Ida et Ray**, tous trois enfants de **Mde. A. E. Dart**, Hamburg, N.Y. Elle nous écrit : "En Août dernier, mes petits enfants tombèrent gravement malades, et comme je ne pouvais trouver aucun aliment qui fut convenable à leur état de santé, je commençai à faire usage de la **Nourriture Lactée**. Un changement très sensible s'est fait sentir immédiatement et bientôt mes enfants furent aussi bien que jamais, et je considère que ceci est dû en grande partie à la **Nourriture Lactée**."

La Photographie de ces trois bijoux d'enfants, envoyée dans la revue qui donna naissance à un bébé de la même année.

LA NOURRITURE LACTÉE est le meilleur aliment pour les enfants nourris au biberon. Il leur conserve la santé et remplace les remèdes dans les cas de maladies.

**LA PLUS DELICIEUSE!
LA PLUS NUTRITIVE.
LA PLUS DIGESTIVE.
FACILEMENT PREPAREE.**

PRENEZ LES PHARMACIENS, 25C, 50C, \$1.

LE PLUS ECONOMIQUE DE TOUTES LES NOURRITURES.

150 REPAS D'ENFANT POUR \$1.00.

Un traité de valeur sur "La Nutrition des Enfants et des Invalides," gratis sur demande.

WELLS, RICHARDSON & CIE., MONTREAL, P.Q.



CHESTER'S CURE !

Pour la **L'Asthme**, **Toux**, **Bronchites**, **Thumes**, **Enrouements**, **Catharre**, **Etc., etc.**

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la maille sur réception du prix. Adresses :

W. E. CHESTER

461 — rue LaSalle, Montréal — 461

Prix : grande boîte..... \$1.00
" — petite..... 50

SIROP ANTI-BRONCHITE

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le Foie et les Pouxmons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PREPARE ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2561, NOTRE-DAME, MONTREAL

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux littéraires du Canada. **E.J.**

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 11 MAI 1889

SANS MÈRE

DEUXIÈME PARTIE

INNOCENT OU COUPABLE ?

(Suite)

Une lettre plus volumineuse que les autres ap-
pela son attention.

Elle était timbrée de Paris.

Il l'ouvrit.

En tête, en caractères imprimés, il y avait :

MAISON DE COMMISSION ET D'EXPORTATION
DUVERGIER FRÈRES

Elle contenait les lignes sui-
vantes :

“ Mon cher ami,

“ Il se passe en ce moment-
ci à Paris un fait très grave, et
il faut que vous viviez dans
l'indifférence heureuse et dans
la quiétude absolue de votre
admirable pays pour ne pas
l'avoir appris.

“ Mais vous ne lisez proba-
blement pas les journaux fran-
çais, sans cela vous m'en eus-
siez dit un mot.

“ Devant votre silence, mon
devoir est de vous informer
de ce qui se passe, car j'y vois
votre honneur engagé.”

— Diable ! pensa Raymond
Bosc, mon honneur ! . . .

Rien que cela ! . . .

Il continua sa lecture.

“ Un industriel nommé
Pierre de Sauves est accusé
d'avoir tué son beau-frère. Il
nie ce crime atroce. Mais la
justice croit qu'il l'a tué, pour
ce motif qu'il avait besoin de
quarante et un mille francs
perdus par lui sur parole au
cerce des Ondes, au Havre, le
jour de la Pentecôte.”

Raymond devint atroce-
ment pâle.

Ses mains qui tenaient la
lettre se mirent à trembler si
fort, qu'il dut déposer sur le
bureau le papier, qu'il conti-
nua à parcourir du regard.

M. Duvergier disait :

“ M. Sallanches, l'armateur
à qui était due la plus forte
somme, a déclaré reconnaître
dans Pierre de Sauves le
joueur malheureux du Havre,
il a dit de plus, que les som-
mes avaient été expédiées du
bureau de la rue de Cléry, à
Paris.

“ Dans ce bureau, on a trouvé sur les registres
le nom de François Rey comme envoyeur, avec son
adresse au Grand-Hôtel. Je n'ai pas besoin de
vous dire, mon cher Raymond, qu'au Grand-Hôtel,
François Rey n'est pas descendu.

“ Tout cela constitue contre M. de Sauves une
charge terrible, car on l'accuse d'avoir donné un
faux nom et une fausse adresse.

“ Moi seul aujourd'hui je connais le vrai Fran-
çois Rey. Moi seul sais où il a passé les deux nuits
de son séjour à Paris.

“ Mais je me suis bien gardé de donner des ex-
plications qui eussent pu vous ennuyer ou amener
des troubles sérieux dans votre ménage.

“ Je me contente de vous envoyer ces détails,
laissant à votre droiture le soin de dénouer toutes
ces choses délicates.

“ Vous direz à votre femme, si jamais elle con-
naît cette histoire, qu'à Paris François Rey a reçu
l'hospitalité chez moi. Le reste s'expliquera tout
seul.

“ Croyez, mon cher Raymond, à la vieille et in-
destructible affection de votre ami d'enfance.

“ JEAN DUVERGIER.”

“ P. S.—M. de Sauves passera aux assises dans
six jours, soit le 23 août.”

Les lèvres de M. Bosc étaient toutes blanches.

— Eh bien, dit-il, pour une fois que j'ai voulu
m'amuser, j'ai eu de la chance ! . . . Je me suis fait
voler soixante mille francs au Havre par des
grecs ; et à Paris, elle est jolie l'autre histoire . . .
Et il va y en avoir un potin . . . Et ma femme ! . . .
Ah ! je suis dans de jolis draps ! . . .

A cet instant, un petit grattement se fit enten-
dre derrière la porte, et sous la draperie relevée,
vint aussitôt s'encadrer une admirable tête de
femme aux yeux de diamants noirs.

La physionomie pâle et mate était d'une dou-
ceur et d'une pureté adorables.

qu'il me faut repartir en voyage.

— Eh bien, je t'accompagne cette fois-ci.

— Comme tu voudras. J'en serais certainement
fort heureux.

— Oui, mais quoi ? . . . Car je le vois venir le
mais.

— Oh ! pas grand'chose. Nos enfants vont être
en vacances, et si nous partons tous les deux en
voyage, il faut les laisser au lycée et au couvent.

Carmen avait la passion de ses enfants.

— Emmenons-les, dit-elle.

— Avec cette chaleur à Paris, pour qu'ils tombent
malades, jamais.

— C'est donc à Paris que tu vas ?

— Pour une grosse affaire de vins avec une mai-
son de Bery, oui.

— C'est ce matin que tu as reçu la proposition,
fit-elle en regardant d'une manière fort inquiétante
les papiers étalés sur le bureau.

Une inspiration sauva Raymond.

— Non, dit-il, ces jours-ci.

— Pourquoi n'as-tu pas parlé de ce voyage plus
tôt ?

— Parce que je voulais sa-
voir si la quantité de vins en
magasin me permettait de con-
clure l'affaire.

Elle n'insista plus.

Il n'avait pas refusé posi-
tivement de la laisser venir avec
lui, il n'avait pas hésité dans
ses réponses, elle avait con-
fiance.

— Ton voyage durera-t-il
longtemps ? demanda-t-elle en-
core.

— Le temps d'aller et venir.

— Et tu pars ?

— Ce soir à sept heures.

— Déjà !

— Afin d'être revenu, et de
vous rejoindre tous le plus tôt
possible.

Au bout de quelques secon-
des, il ajouta :

— Si tu voulais m'être agré-
able, je sais bien ce que tu fe-
rais.

— Quoi donc ?

— Tu irais t'installer avec
nos enfants dans notre villa
des bords de la mer ; ici il fait
trop chaud, de plus il y a eu
ces jours-ci quelques cas de
fièvre typhoïde, je vais être
trop inquiet durant mon voy-
age.

Elle le quitta enchantée de
sa sollicitude, en lui promet-
tant en effet de partir le len-
demain même pour un château
solitaire qu'ils possédaient aux
environs de Porto.

Là, Raymond Bosc serait
plus tranquille : Carmen ne
verrait personne, ne recevrait
point de journaux, et il était
probable qu'elle ignorerait l'af-
faire qui l'appelait à Paris.

Après les vacances, quand
elle reviendrait à Lisbonne,

ceux qui l'auraient sue l'auraient déjà oubliée.

Le soir, il prit l'express.

Mais il était horriblement inquiet.

La lettre était datée du 17 août.

Elle avait été distribuée le 21 seulement à Lis-
bonne.

Arriverait-il en temps utile pour remplir à Pa-
ris son devoir d'honnête homme ?

X—LES ASSISES

Les assises devaient s'ouvrir, non pas le 23
août, ainsi que Jean Duvergier l'avait écrit par
erreur à son ami de Lisbonne, mais bien le 21,
c'est-à-dire deux jours avant.

Pierre de Sauves, de tous ceux qui l'entouraient,
était le seul à avoir gardé son sang froid et son
courage.



Le garde de Paris lui toucha légèrement l'épaule.— Voir page 42, col. 3.

Seuls, deux sourcils longs, un peu épais, rejoints
à la base comme la lame recourbée d'un redoutable
cimetière, disaient qu'il ne fallait pas se fier à cette
angélique et peut-être menteuse expression de vi-
sage.

— Quoi de nouveau ? demanda-t-elle en entrant.

— Les affaires augmentent chaque jour, répondit
Raymond en glissant sous un paquet de papiers la
lettre qu'il venait de lire.

— Ah ! tu es bien pâle, tu as l'air singulier.

— Moi, non.

— Je te dis que si. Qu'est-ce que tu as ?

— Rien du tout.

— Prends garde, si jamais j'apprenais . . .

— Oui, je connais la chanson. Il y a longtemps
qu'elle dure.

— Tu te fâches, donc tu as tort.

— Je t'en prie, laisse-moi. Je suis ennuyé parce

—Comment peut-on être aussi calme ? lui demandait un matin Adèle affolée et désespérée de cette affaire de plus en plus sombre, obscurie, brouillée, toute contre le malheureux ingénieur.

Avec son sourire si navrant, dans sa profonde mélancolie, Pierre répondait :

—Sans peur parce que je suis sans reproches !...

—Sans peur ! s'écria Adèle, et la fatalité fait que les preuves abondent, on ne retrouverait ni l'Américain qui t'a dit d'aller en Angleterre, ni ce François Rey qui a perdu quarante et un mille francs au Havre !... Et dans la main de mon pauvre Georges, il y avait une poignée de cheveux noirs semblables aux tiens. Ah ! malheureux ! malheureux !... Nous sommes tous maudits !...

Et avec sa persistance innébranlable, son calme que rien ne troublait, Pierre disait toujours sans cesse :

—Ma condamnation n'est pas encore prononcée. Nous verrons bien !... Je me défendrai si énergiquement que j'en imposerai aux plus prévenus, il faudra bien qu'ils me croient et qu'ils me déclarent innocent.

—Et s'ils ne le font pas, Pierre, s'ils te disent coupable, comme ce juge, comme cette presse, comme tous ces gens qui ne te connaissent pas, que veux-tu que je devienne ?

—Tu m'aimeras toujours et tu consacreras ta vie à réhabiliter ma mémoire. Mais rassure-toi, ma sœur chérie, je ne mourrai point. Pas un homme sur terre, après les paroles que je dirai à mes juges n'osera me condamner, au moins irrévocablement, je t'en réponds. Quant au baigne, on en sort.

Ce mâle et fier courage finit par impressionner Mme Chaniers.

Soudain, à elle aussi, l'énergie, la volonté, la confiance lui revinrent :

—Eh bien oui ! s'écria-t-elle, je te crois. Moi non plus, je n'ai plus peur. Si la fatalité est encore contre nous, je saurai attendre le jour de la réhabilitation au plus tôt. D'ailleurs, aux assises, pendant que tu leur affirmeras ton innocence, moi je leur dirai si haut que je t'estime, que je te vénère, que tu es l'honneur et le devoir incarnés, qu'il faudra bien qu'on me croie aussi. Et tout le monde sera obligé de se dire qu'une femme telle que moi ne se trompe pas, ne vient pas, surtout quand elle a aimé son mari et qu'elle le pleure, comme j'ai aimé, comme je pleure mon pauvre Georges, affirmer et jurer que l'accusé est innocent, si un seul doute pouvait exister contre lui.

Deux jours après, l'ingénieur fut transporté de Mazas à la Conciergerie, afin d'obéir aux prescriptions de la loi.

C'était fini : Pierre de Sauves allait s'asseoir sur le banc d'infamie où se sont assis tous les grands criminels, tous les grands coupables, les voleurs et les bandits.

Enfin, le jour des débats arrive.

L'affaire avait eu un immense retentissement.

Elle était de celles qui passionnent et bouleversent Paris.

Tout était contre M. de Sauves, c'était vrai ; mais il n'avait pas parlé, il n'avait rien avoué et le mystère impénétrable qui entourait son crime lui mettait une sorte d'aurole qui impressionnait tout le monde.

Malgré tout ce que l'on prétend, la généralité des gens est plutôt bonne que mauvaise, et le crime serait-il mille fois évident et palpable, si l'accusé ne l'avoue pas catégoriquement, beaucoup, presqu'à tous les instants :

—Et si ce n'était pas lui !...

Pierre de Sauves, en dépit des charges qui l'écrasaient, bénéficiait de cette disposition de l'esprit public.

D'ailleurs, si tout l'accablait, ses amis de l'école, ses camarades, ses copains, tous aujourd'hui des hommes intelligents, ayant des situations plus ou moins considérables, le défendaient avec un ardeur qui laissait pas mal de personnes hésitantes et ébranlées.

Dès l'aube, le Palais de Justice fut assiégé par un public fiévreux et impatient.

Il fallut mettre des agents de police jusque dans la grande cour d'entrée, et organiser des queues, comme pour les spectacles à attractions irrésistibles.

On avait distribué des cartes, et le public que l'on voit partout d'ordinaire, aux courses, aux premières représentations, aux revues, aux séances mouvementées du Corps législatif, ce que l'on appelle le Tout-Paris enfin, avait pris toutes les places d'assaut.

De tous les côtés, par le boulevard du Palais, par le quai des Orfèvres, par la place Dauphine, la foule se pressait, se bousculait, s'étouffait, cherchait à entrer.

Dans la salle des Pas-Perdus, il avait fallu placer des municipaux ; on s'écrasait dans le corridor qui passe devant la cour de cassation, pour se rendre au plus vite du côté où se tiennent les assises.

Dans l'enceinte, les bancs des avocats avaient été doublés, l'estrade sur laquelle siège la cour était depuis longtemps envahie par des magistrats et des notabilités de toute espèce.

Maître Leval, fort entouré, affirmait avec un de ces accents qui entraînent les convictions que, pour lui, l'innocence de l'accusé ne faisait pas un doute.

Dans la salle, un brouhaha indescriptible régnait.

Un bruit insupportable de causeries, de conversations, de discussions fort passionnées, se mêlait aux allées et venues, aux chocs des portes, aux exclamations, même aux éclats des bouchons de champagne, car quelques personnes venues là sans prendre le temps de manger, déjeunaient sans façon.

La chaleur commençait à monter, et devenait intolérable.

Les parfums s'épaississaient, encore alourdie par les parfums de verveine, d'ambre, surtout de musc qui se dégageaient de toutes les jolies femmes qui étaient là.

Les grands rideaux d'un gris bleuâtre, encadrés de jaune, pendaient au-dessus de sept larges verrières ouvertes ; le soleil entra et faisait resplendir la dorure des balances et des glaives de justice semés en médaillon sur le panneau de côté, au-dessus des inscriptions plusieurs fois répétées :

Lex—Jus.

Enfin, la grande horloge Louis XIV, qui de son socle domine le banc des accusés sonna les trois quarts avant dix heures, et presque aussitôt la petite porte donnant passage aux témoins, s'ouvrit sans bruit.

Les ouvriers de l'usine entrèrent pêle-mêle.

La garde, Mme Nouvailles, le docteur Garnier, le caissier, l'agent qui avait arrêté Pierre à Calais, le banquier défilèrent tour à tour.

Bientôt Suzanne apparut.

Elle était admirablement jolie, avec ses grands yeux, jadis si gais, que le chagrin avait entourés d'un large cercle de bistre, sa bouche au pli maintenant douloureux, sa physionomie grave et sérieuse jusqu'au tragique.

N'était-ce pas sa déposition, en effet, qui en confirmant de ce que Mme Nouvailles, avait affirmé le trouble extraordinaire dans lequel Pierre de Sauves s'était présenté à quatre heures du matin dans le petit hôtel de l'usine ?

Mais bientôt l'émotion qu'avait causée son entrée se dissipa sous une impression plus profonde, plus poignante, et dont l'angoisse alla jusqu'à clore toutes les bouches.

C'était Mme Chaniers qui était introduite au bras de Me Leval lui-même.

Elle avait son voile relevé, et son admirable visage se voyait dans ses moindres détails, tandis que l'on pouvait bien analyser la plus légère impression de sa physionomie.

Alors un grand frisson parcourut la salle secouant tout le monde, de la nuque aux talons.

Non, cette femme si idéalement belle, aux grands yeux humides et droits, avec son front si intelligent et si développé, la courbe fière de son visage long et mince, n'était pas la première venue.

On ne devait pas la tromper, celle-là ; ni lui faire croire ce qui n'était pas ; ni la faire renoncer à une idée conçue.

Elle avait aimé son mari à la folie, elle le pleurait, elle était de celles qui se vengent et ne pardonnent pas ; alors, pourquoi aurait-elle soutenu

l'innocence de M. de Sauves si celui-ci avait été coupable ?

Et qui mieux qu'elle pouvait avoir connu leurs pensées à tous les deux, le degré d'affection qui les unissait, leurs penchants, leurs caractères et leurs passions ?

D'instinct, toutes ces pensées s'imposaient à chacun.

A cet instant, un revirement subit se fit dans la salle, et disposa l'opinion publique en faveur de l'accusé.

Tous les cœurs volaient vers cette femme à qui l'on avait tué son mari, vers cette mère dont la petite fille était orpheline, vers cette sœur dont le frère était accusé d'un crime si horrible, et qui restait, malgré son dur chagrin, si forte, si courageuse, si vaillante.

On introduisit l'accusé.

Entre deux gardes de Paris, Pierre de Sauves apparut dans le panneau ouvert de la boiserie de chêne.

Il était strictement vêtu de noir, avec une cravate blanche, car il était en grand deuil de Georges d'abord, de Mme de Lavarande ensuite.

Cette redingote noire correctement boutonnée du haut en bas, ce linge d'une éclatante blancheur, qui faisait ressortir la mateté extraordinaire de son teint, sa taille mince, sa barbe finement coupée ras du visage fin et long, tout cela donnait à Pierre de Sauves un cachet de si suprême élégance, de si rare distinction que toutes les femmes furent instantanément conquises par lui, aussi entièrement que les hommes l'avaient été par Mme Chaniers.

Il était très pâle, courbé et vieilli par sa prison préventive, les tortures de l'instruction, surtout l'odieuse de l'accusation qui pesait sur lui ; malgré cela, son regard était droit, ferme, assuré, sans défi ; son attitude triste, mais fière et énergique.

A peine était-il assis, qu'un des assistants enjamba les chaises et les bancs et vint lui serrer la main.

C'était un de ses camarades de l'école, un des ingénieurs les plus en vue de Paris.

—Au nom de tous, mon cher de Sauves, lui dit-il très haut, courage ! Un honnête homme tel que toi ne laisse rien dans une semblable aventure.

Cet incident bouleversa et impressionna tout le monde.

Malheureusement, toutes ces sensations si heureuses pour l'accusé, ne tardèrent pas à être atténuées, puis détruites ensuite.

D'abord, ce sont les pièces à conviction étalées sur une table qu'un huissier vient découvrir.

On voit là, en effet :

Le coup de poing américain trouvé sur Pierre de Sauves après son arrestation.

La courroie grise encore souillée de la vase du bassin.

Les vêtements de Pierre découverts pleins de boue et mal nettoyés dans son cabinet de toilette de Passy, derrière un meuble où ils paraissaient cachés.

Enfin, chose horrible et mille fois écrasante, la poignée de cheveux trouvés dans la main du cadavre.

De ces cheveux noirs, courts et fins, étalés sur une feuille de papier blanc, les yeux de tous se portèrent vers Pierre de Sauves.

Malgré la sympathie éprouvée pour lui comme les boucles de son front ressemblent à ce que l'on voit sur la table des pièces à conviction !... Ce sont les mêmes, il n'y a pas de doute possible !...

On fait prêter serment à tous les témoins et ceux-ci ayant disparu dans la salle qui leur est réservée, l'homme tout noir se lève.

Bientôt, l'acte d'accusation résumant habilement les charges accumulées contre l'assassin présumé de Georges Chaniers vint enlever au malheureux le peu d'intérêt qui restait encore pour lui dans l'esprit de quelques-uns.

Et comme il était simple, cet acte, correct, froid, sans phrases, mais si clair en même temps !

Il constatait d'abord l'étrange disparition de Georges Chaniers.

Ensuite, il parlait du caractère des deux associés, il montrait Pierre de Sauves despote, absolu, ne souffrant pas de contradiction, surtout en ce qui concernait son industrie, voulant en rester le maître.

Enfin, il parlait de la conduite de Pierre de Sauves pendant son mariage, de sa conduite avec sa femme, de sa conduite avec ses enfants, de sa conduite avec ses amis, de sa conduite avec ses ennemis, de sa conduite avec le public, de sa conduite avec la justice, de sa conduite avec la patrie, de sa conduite avec le monde.

Et comme il était simple, cet acte, correct, froid, sans phrases, mais si clair en même temps !

Il constatait d'abord l'étrange disparition de Georges Chaniers.

Ensuite, il parlait du caractère des deux associés, il montrait Pierre de Sauves despote, absolu, ne souffrant pas de contradiction, surtout en ce qui concernait son industrie, voulant en rester le maître.

Enfin, il parlait de la conduite de Pierre de Sauves pendant son mariage, de sa conduite avec sa femme, de sa conduite avec ses enfants, de sa conduite avec ses amis, de sa conduite avec ses ennemis, de sa conduite avec le public, de sa conduite avec la justice, de sa conduite avec la patrie, de sa conduite avec le monde.

Et comme il était simple, cet acte, correct, froid, sans phrases, mais si clair en même temps !

Il constatait d'abord l'étrange disparition de Georges Chaniers.

Ensuite, il parlait du caractère des deux associés, il montrait Pierre de Sauves despote, absolu, ne souffrant pas de contradiction, surtout en ce qui concernait son industrie, voulant en rester le maître.

Enfin, il parlait de la conduite de Pierre de Sauves pendant son mariage, de sa conduite avec sa femme, de sa conduite avec ses enfants, de sa conduite avec ses amis, de sa conduite avec ses ennemis, de sa conduite avec le public, de sa conduite avec la justice, de sa conduite avec la patrie, de sa conduite avec le monde.

tre et la développer à tout prix, avec cette rage froide et égoïste de l'inventeur, qui, depuis Bernard de Palissy brûlant les chaises et les paillasses du ménage pour alimenter ses fours, a toujours tout sacrifié à son œuvre.

A l'irritation extrême que le refus de la machine à moule fait naître dans l'esprit de Pierre de Sauves, vient bientôt se joindre un autre motif.

Pierre a joué, peut-être pour trouver l'argent nécessaire à sa machine, peut-être poussé par la passion du jeu de laquelle on ne se guérit jamais, et qui revient toujours tôt ou tard.

Il joue au Havre, il perd. Tout ce qu'il a sur lui d'abord, c'est-à-dire ses économies, ensuite quarante mille francs sur parole.

Cet argent, il faut le payer. Où le prendre ? Naturellement dans la caisse commune où il a vu Georges Chaniers serrer la veille au soir trente-huit mille francs, et dont seul il a la clef.

Mais surpris par son beau-frère, il le tue, autant parce que la discussion s'aigrit, que parce que M. de Sauves ne veut pas qu'il existe un témoin devant lequel il rougira et qui lui a vu commettre cette action basse et vile entre toutes qui s'appelle le vol.

Et son crime aura ainsi un double résultat : — Il sera libre d'abord d'emporter l'argent qu'il lui faut. Ensuite, il restera dans l'usine le seul maître, omnipotent, indiscuté, dirigeant l'industrie sans contrôle.

Et froidement, il le commet ce crime. Et plus froidement encore, il va jeter le cadavre dans le bassin, où le clou de la vanne l'accroche et le retient pendant un mois.

Alors résumant tout ce qui s'est passé, le ministre public montre Pierre de Sauves bouleversé malgré l'énergie de son caractère décidé, de l'acte qu'il vient de commettre, arrivant chez sa sœur comme un fou, n'ayant plus la conscience de ce qu'il faisait, souillé de boue, les vêtements en désordre, les yeux hagards.

Puis son refus d'avertir la police. Sa préoccupation toujours plus intense. Les longs jours passés dans son cabinet, la tête dans ses mains, dévoré de remords.

Le banquier étonné de son attitude, de ses réticences. Le docteur Garniers qui insiste pour le faire aller déclarer à la préfecture la disparition de M. Chaniers.

Les mauvaises raisons qu'il donne pour ne pas le faire. Suzanne Vergnes, cette fille cependant si dévouée, qui est obligée de s'y rendre à sa place.

Enfin, chose plus terrible, les odeurs pestilentielles qui s'échappent de la vasque.

La demande de Mme Chaniers voulant se débarrasser de ce danger pour elle et pour les siens. Embarras de Pierre de Sauves.

Il sait bien, lui, d'où vient l'odeur. En vain, fit-il jeter dans le bassin des quantités considérables de sulfate de fer et de sulfate de cuivre, rien ne peut combattre les miasmes putrides.

Se voyant acculé, il part, il s'enfuit. Il dit qu'il va à Lille, à Bruxelles ; afin de détourner les soupçons il se dirige en effet vers cette dernière ville, puis, subitement, il part pour l'Angleterre.

Au moment où il s'embarque, on l'arrête. Alors quel trouble est le sien ! Il a bien l'air d'un coupable.

Son attitude, sa physionomie, tout le dit. C'est, à Lille, son embarras au guichet du chemin de fer.

A Calais, sa monnaie qu'il oublie de prendre quand il se devine suivi.

A Paris, le coup-de-poing américain qu'on trouve sur lui, quand il vient d'affirmer n'avoir point en sa possession cette arme terrible à l'aide de laquelle Georges Chaniers a été assassiné.

Enfin, la courroie de fil, la même que celles dont il se servait pour lier ses dossiers, qui attache les mains de la victime.

La blessure au pouce que portait Pierre de Sauves, blessure qu'il n'a pu expliquer, qui n'est autre qu'une morsure et que M. Chaniers lui a faite sûrement en se débattant.

Et en dernier lieu, cette poignée de cheveux

trouvés dans la main du cadavre, suprême et terrible preuve, flagrante celle-là, palpable, évidente, permise par Dieu lui-même afin qu'un crime aussi horrible ne restât pas impuni.

Pierre de Sauves, malgré l'accumulation des preuves et des arguments se défendit avec une incroyable énergie ; répondant à toutes les questions, retournant les arguments, soutenant son innocence, parlant de son affection pour Georges, de l'union intime et absolue qui régnait entre eux, malgré les différences de caractère ; de sa reconnaissance à lui, pour ce garçon si gai, si expansif, si intelligent, qui avait toujours été son ami, que sa sœur adorait, et qui lui avait donné le moyen de mettre son invention à jour, de se créer une situation, de gagner une fortune pour son fils et sa sœur, son autre fille.

Non il ne l'avait pas tué ; il eût au contraire donné sa vie pour lui.

Non, il n'avait pas joué au cercle des Ondes, malgré les affirmations de M. Sallanches, du courtier maritime, des employés de la poste, il donnait sa parole que ce n'était pas lui qui avait perdu les quarante mille francs, pour la raison péremptoire qu'il n'avait pas mis les pieds dans ce tripot.

Ah ! si madame de Lavarande n'était pas morte, elle l'eût bien dit, elle qu'il n'était sorti que tard de la maison de Sainte-Andresse !

Non, il n'avait pas pris l'express de six heures, et n'était point arrivé à Paris à onze heures, c'est-à-dire à temps pour que ce soit lui qui puisse être dans le cabinet, quand Georges et le docteur Garniers avaient vu la lumière chez Adèle, mais il était parti du Havre à onze heures le soir, seulement, pas avant.

Le cocher qui l'avait porté de la gare à l'usine ne se retrouvait pas ?..

C'était une fatalité. Peut-être quelque rôdeur en contravention qui avait peur d'une amende.

Personne n'avait vu Pierre dans le train d'onze heures ?..

Par la raison bien plausible que tout le monde sait bien qu'il y a très peu de voyageurs en première, dans les trains omnibus.

Mais l'avait-on aperçu davantage dans l'autre express ?..

Son chagrin même après la disparition de Georges ?

N'était-ce pas naturel, devant le désespoir et la fièvre d'Adèle, menacée de mort ?.. Sans parler de son chagrin à lui.

Il n'avait pas fait sa déclaration !..

Parce qu'il espérait que Georges reviendrait.

Quant à son voyage à Lille, la lettre de la maison Seger et Gaudot prouvait bien qu'il avait été demandé par elle.

Oui, il avait rencontré un Américain qui lui avait conseillé le voyage de Londres.

S'il ne connaissait pas le nom de cet homme, c'était une fatalité de plus.

Et au-dessus de tout cela, n'y avait-il pas sa vie entière à lui Pierre de Sauves ?

Son amour du devoir, sa loyauté, son impeccabilité ?..

Quand avait-il fait à l'honneur la plus légère souillure ?

Quand avait-il jamais manqué à ses engagements ou à sa parole ?..

Toutes ces choses étaient dites froidement par Pierre, avec calme, sans passion, avec une très grande expression de droiture et de vérité ; il ne niait rien, il n'accusait personne, mais il protestait toujours de son innocence.

L'auditoire, peu à peu se prenait ; oubliait l'impression fâcheuse de l'acte d'accusation ; de seconde en seconde, on sentait comme un courant de sympathie s'établir en faveur de cet homme si énergique, si triste, si malheureux, et dont les grands yeux qui ne se baissaient ni ne se troublaient, ne perdaient jamais rien de leur expression droite et honnête.

En vain le président lui tendit-il des pièges. Il ne put jamais le faire couper.

Il n'expliquait pas ce qui ne pouvait être expliqué.

Il se contentait de dire ce qu'il avait fait.

De soutenir constamment et toujours qu'il n'était pas coupable d'avoir tué Georges.

On introduisit les témoins. Leur déposition resta la même.

Les ouvriers de l'usine, troublés par la présence de Pierre, furent seuls moins affirmatifs.

Madame Nouvailles, au contraire, le fut davantage.

Le docteur Garniers raconta les choses comme un honnête homme qu'il était, et sa déposition très calme, très mesurée, mais dans laquelle on sentait la conviction vraie d'un individu qui ne sait pas mentir, causa l'impression la plus profonde que l'on ait encore ressentie.

Il dit simplement de quelle façon Georges s'était arrêté au milieu de la cour, en voyant la lumière de son cabinet ; comment il lui avait dit : " Les rideaux sont baissés, et je suis sûr de les avoir moi-même relevés hier au soir. "

Comment, lui, le docteur Garniers pensant que quelque malfaiteur s'était introduit dans le cabinet pour voler, avait proposé à M. Chaniers de l'accompagner.

— Et pourquoi n'a-t-il pas accepté ? demanda perfidement le président, de façon à ce que la réponse du docteur, venant après une question, et non dans un récit, impressionnât encore plus l'auditoire.

— M. Chaniers, après avoir réfléchi quelques minutes, m'a répondu textuellement ceci : Ce ne peut être que mon beau-frère revenu du Havre par l'express de six heures, car lui seul a la clef.

— Était-il affirmatif ?

— Absolument. Et il paraissait même fort convaincu de ce qu'il disait.

— Quelle heure était-il ?

— Minuit environ.

— Vous ne pouvez pas préciser mieux que cela ?

— Pas à quelques minutes près, non. Cependant je suis descendu jusqu'au boulevard, j'estime qu'il m'a fallu un quart d'heure ; pas d'avantage, car je marchais très vite, et au kiosque de la station des voitures, j'ai regardé l'heure, il n'était pas la demie de minuit.

— Vous ne savez pas plus exactement l'heure ?

— Non, après la demie de minuit, je paye aux cochers la course de nuit, et j'ai fait la réflexion que ce n'était ras tout à fait la demie, voilà tout ce dont je me souviens absolument, tout ce que j'ai retenu. Je fouille en vain dans ma mémoire depuis que cette triste affaire est en train, je ne puis affirmer plus que ce que je viens de vous dire.

C'était d'un homme très honnête, le public ne s'y trompa pas.

Cette impression se décupla quand M. Sallanches et le courtier maritime raconterent l'histoire du cercle des Ondes et affirmèrent reconnaître M. de Sauves pour l'individu qui avait perdu et remboursé les 41,000 francs envoyés le lendemain du bureau de la rue de Cléry

Sans fortune personnelle, où Pierre avait-il pu se procurer cette somme considérable, sinon dans le secrétaire du cabinet ?..

Moreau, l'agent de police qui avait fait l'arrestation à Calais acheva d'asseoir la conviction de chacun en racontant le trouble de Pierre lorsqu'il avait flairé la poursuite dont il était l'objet, son abattement absolu pendant le trajet, son silence, son découragement complet.

— A ce moment-là, dit-il, l'accusé eût tout avoué, j'en suis persuadé, et je le voyais à ses regards.

— Pourquoi n'avez-vous pas essayé de le faire parler ? demanda le président.

— Je n'avais pas d'ordres pour cela.

— C'est très malheureux, fit observer maître Leval. Parce que, comme je suis sûr que les réponses de mon client, eussent été tout l'opposé de ce que pense le témoin, j'aimerais bien mieux la réalité, à l'heure présente, que toutes ces suppositions plus ou moins fâcheuses quoique invraisemblables.

Ce soir-là, malgré les accents convaincus de l'avocat, la foule s'écoula profondément impressionnée.

Personne ne croyait plus à l'innocence de M. de Sauves.

Deux points étaient certains, et c'était là-dessus que roulait l'affaire.

Il avait perdu quarante et un mille francs sur parole.

Il avait pris le train de six heures et était arrivé à onze à Paris.

Comment admettre, en effet, que ce François

Rey, s'il eût existé, et fût-il aux confins de la terre, ne fût pas venu dégager l'honneur et la vie de celui qu'on accusait ?...

Le lendemain fut consacré à l'audition des témoins à décharge.

Suzanne arriva ; chose bizarre ! elle avait été citée par la défense et par l'accusation.

Elle ne nia pas devant M. de Sauves, quand il était arrivé à quatre heures du matin.

Il était couvert de boue, c'était vrai, mais c'étaient surtout le bas du pantalon et les genoux qui étaient souillés, ce qui prouvait bien qu'il était tombé ainsi qu'il le disait. Quant aux déchirures de la redingote, il n'y en avait pas.

D'ailleurs, M. Pierre avait donné une explication et de ce qu'il avait affirmé, Suzanne n'avait pas douté une seconde, M. de Sauves n'ayant jamais menti de sa vie.

Et alors, dans sa vue, mettant de côté toutes ses timidités de jeune fille, sa honte, sa crainte, elle ne pensa qu'à ce que Pierre avait fait pour elle, et naïvement, simplement, elle le dit avec tout son cœur.

Et tout à coup, élevant ses mains vers l'accusé, la voix brisée de larmes :

— Oh vous ! mon bienfaiteur, dit-elle, pardonnez-moi le mal involontaire que je vous ai fait !... vous êtes l'être que je vénère le plus sur terre. Et pour soutenir votre honneur, je crois bien que je donnerais ma vie avec joie !

Elle se retira, laissant tout le monde sous le coup d'une émotion profonde.

Mais cette émotion ne fut rien à côté de l'irrésistible curiosité qui bouleversa l'auditoire entier, depuis les juges jusqu'au indifférent debout au fond du prétoire, quand on introduisit Adèle Chaniers.

Elle apparut, atrocement pâle, mais calme et fière dans ses vêtements de veuve, ses voiles relevés, pareille à la plus belle des statues du désespoir et de la douleur.

Elle s'arrêta quelques instants devant Pierre, l'enveloppa des plus chaudes effluves de ses prunelles bleues, et avant d'aller prendre sa place devant le grand fauteuil de velours rouge où déposent les témoins elle lui envoya un baiser du bout de ses doigts effilés gantés de noir.

Puis elle reprit son attitude droite et ferme sans qu'un muscle de son admirable visage laissât voir les impressions de son âme.

Mais on sentait sous cette froideur apparente un bouleversement si profond et si poignant qu'il remuait tous les cœurs.

— Vous avez désiré être entendue, madame, lui dit le président. Nous vous écoutons.

Elle se leva. Et de sa belle voix d'or, de sa voix pure et grave, elle répondit :

— Oui, monsieur, j'ai voulu être appelée, parce que moi seule puis vous apprendre quel est l'homme que vous accusez, quelle affection profonde et vraie, encore décelée par la plus intime des fraternités, unissait celui qui est là et celui que je pleure. Ils différaient, oui. Mais il y avait des choses pour lesquelles tout était semblable entre eux, c'était la droiture, la délicatesse et l'honneur ! Leur vie était, à l'un comme à l'autre, une vie de devoir, de sacrifice, de devoir. Mais si l'un d'eux était plus que l'autre encore attaché à cet austère devoir qui fait tout sacrifier à son accomplissement, joies, plaisirs, satisfactions, c'était Pierre.

Alors, avec des accents irrésistibles, elle raconta la vie de son frère. Sa conduite si admirable à la mort de leur père. Comment il eût pu rester riche, comment il avait tout sacrifié à l'honneur.

Elle dit aussi son amour à elle pour Georges, ce cher compagnon avec lequel elle avait bien espéré passer sa vie. Comment ils s'étaient attendus tous les deux, puis tant aimés après.

Quelle existence heureuse avait été la leur. Comment elle avait failli mourir de sa perte et le pleurerait toute sa vie.

Puis se redressant tout à coup :

— Et vous croyez, s'écria-t-elle, que je puis pardonner à celui qui me l'a tué, que je le pourrai jamais !... Vous croyez, que si en moi s'élevait l'ombre d'un soupçon, je n'essayerai pas de savoir la vérité, la vraie vérité, et que je vous laisserais je ne sais de venger celui que je n'ai plus, de punir on meurtrier, de l'envoyer à votre guillotine, si

élémente dans sa foudroyante rapidité. Ah ! Dieu, non !... Je voudrais lui faire endurer ce que j'ai souffert moi-même, quand j'ai vu mon Georges sous l'eau verte du bassin ; ce que j'éprouve depuis que son cadavre décomposé hante mes jours et mes nuits ; depuis que mon Pierre si honnête et si bon est accusé de ce crime épouvantable !... C'est avec mes mains que je voudrais lui arracher le cœur, le torturer, le briser avant de le tuer. Et un seul de vous ici peut penser en me voyant que si ce coupable était mon frère lui-même, que je lui pardonnerais moi, de m'avoir rendu veuve : que je saurais mentir, tromper, oublier mon amour, la mort de mon mari pour vous dire comme je le fais : Pierre est l'honneur incarné, il a fait du bien à tous ceux qui l'ont approché, le soupçonner est un crime !... Ah ! rendez le moi !... Et ce que votre justice n'a pu faire : découvrir le véritable assassin de mon mari, mon frère m'aidera, à l'accomplir, à le réaliser !...

Elle se retira au milieu des témoignages les plus vrais de l'irrésistible sympathie qu'elle avait inspirée à tout le monde.

Dans la salle, on ne parlait que de cette déposition, de ce qu'avait dit Mme Chaniers, surtout de son opinion si nettement exprimée sur son frère.

Elle aimait son mari, c'était certain. Elle était prête à le venger, et d'une façon terrible si elle le pouvait, nul n'en doutait.

Alors, comment admettre qu'elle eût défendu Pierre si elle eût conservé ou conçu un seul doute sur son compte ?

On écorta à peine les médecins qui vinrent déposer leurs rapports, M. Manuel, le commissaire, et quelques autres personnes.

Adèle !... il n'y en avait que pour elle !...

XI.—L'HEURE ATTENDUE ●

Le lendemain le même public envahit la salle, se pressant, se bousculant plus fort que jamais.

La déposition de Mme Chaniers avait fait du chemin, elle avait laissé une trace profonde, ineffaçable, elle avait impressionné les plus prévenus.

Les journaux du soir n'avaient, la veille, parlé que d'elle ; ceux du matin avaient eu la même note sympathique vis-à-vis de la jeune veuve, et par contre vis-à-vis l'accusé également.

Chose étrange ! Pierre de Sauves, au contraire, jusque-là si calme, si maître de lui, si plein de courage et d'énergie, se trouva, ce matin-là, anéanti, sans force et sans volonté.

Qu'allait-il lui arriver ?...

Où en était l'opinion publique ?

Il ne se le demandait plus.

Il ne le pouvait pas.

En effet, cette nature éminemment nerveuse et sensible, mais en dedans, n'avait résisté à toutes les émotions des journées précédentes que par un miracle de puissance morale.

L'acte d'accusation, les doutes perpétuels de sa parole et de son honorabilité ; les affirmations de ceux qui prétendaient le reconnaître, l'impossibilité absolue où il se trouvait de faire luire la vérité, tout cela avait été pour lui une série de coups profonds, presqu'effroyables, que son caractère, trempé comme l'acier le plus pur, lui avait seul permis de recevoir debout.

Mais quand Suzanne était venue raconter sa vie, qu'elle avait dit tout ce qu'elle lui devait, et quel homme il était vraiment son courage s'était amolli et toute sa volonté de rester indifférent et calme avait failli s'en aller dans l'émotion souveraine qui l'avait étreint à la voix de la jeune fille.

Puis, lorsque Adèle était apparue... qu'elle l'avait regardé, qu'elle lui avait envoyé un baiser devant lui, qu'elle se chère venait s'élever devant lui, qu'elle lui avait ainsi rendu ce qu'il avait jadis fait pour elle, le payant au centuple de ses sacrifices, de ses angoisses, de ses douleurs ; qu'elle s'était montrée si droite, si vaillante, si noble et si fière, son cœur, enfin, l'attendrissement avait été plus fort que tout.

Non seulement cette odieuse accusation n'avait rien enlevé à Adèle de ses sentiments pour lui, mais c'était elle qui l'avait défendu, et avec quel cœur, grand Dieu !...

Ce fut comme un homme pris d'ivresse, que Pierre ce soir-là, quitta l'audience, sans rien en-

tendre, sans rien voir, pas même une grande jeune fille pâle et frêle, aux yeux profonds, entourés d'un large cercle de bistre, et qui, depuis le commencement du procès accompagnait une dame très élégante, un peu tapageuse, et dont elle paraissait, dans sa mélancolie effacée, très humble, être une dame de compagnie.

Lorsque Pierre se leva pour regagner sa prison, la jeune fille se leva toute blanche contre le banc d'accusation, ses lèvres remuèrent, on eut dit qu'elle allait parler, ses prunelles humides brillèrent d'un éclat singulier.

Mais les yeux de l'accusé ne rencontrèrent pas les siens, alors elle retomba assise, confuse et rougissante.

M. de Sauves n'avait rien vu.

Tout de la nuit, il songea à sa mère, au serment fait à son lit de mort, à ses devoirs, austères de chef de famille, consentis par lui le jour où M. de Sauves avait été rapporté sanglant au milieu des siens.

— O mère ! murmurait-il très bas, je crois que là-haut, tu dois être contente !...

Il ne put dormir une minute.

Au matin, il plongea sa tête dans l'eau froide, et essaya de se ressaisir.

Il y parvint, mais sa pâleur était extraordinaire et il sentait ses jambes se dérober sous lui.

— Courage, lui dit le garde de Paris qui l'accompagnait, et qui, peu à peu s'était pris d'une grande sympathie pour lui, je vous assure que depuis la déposition de votre sœur, tout le monde est pour vous.

Pierre sourit, touché à l'extrême, comme tout homme malheureux, de ce léger témoignage de bienveillance.

Il allait pénétrer dans la salle d'audience, quand la grande jeune fille de la veille, un peu plus pâle dans ses vêtements de deuil, s'approcha tout à coup de lui.

Le garde de Paris ne songea point à l'écartier.

— Oh ! monsieur, murmura-t-elle, si l'idée de savoir que tous les honnêtes gens vous plaignent, et en particulier une pauvre créature, si cette idée peut vous faire du bien, recevez-en l'assurance de ma bouche.

Pierre tressaillit.

Celle qui parlait baissait ses grands yeux tremblants, comme écrasée de son audace.

— Certainement, mademoiselle, dit-il, vos paroles me procurent une joie infinie ; soyez bénie d'oser me les adresser. Puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler ?

— A une pauvre fille à laquelle vous avez fait comprendre ce que sont l'honneur et le devoir.

Le garde de Paris, eut peur d'être surpris laissant parler son accusé, il lui toucha légèrement l'épaule.

— Allons, monsieur, dit-il, entrez.

La charmante apparition n'était plus là ; Pierre très impressionné obéit.

C'était le moment où le ministère public devait prononcer la parole.

L'avocat général était un homme de grand talent, à la parole brève et mordante.

Il ne ménagea pas M. de Sauves, sut relever tout ce qui était à sa charge avec une implacable logique.

Était-il admissible que tant de monde se trompât sur cette personnalité qu'on reconnaissait formellement ?

Que François Rey, s'il existait, ne répondit pas à l'appel d'honneur qui lui était fait ?

Que personne dans le train de six heures, au départ ou à l'arrivée, n'eût vu M. de Sauves ?

Non, parce que chacun des dires de l'accusé était faux, inventé : le véritable coupable était là, pas ailleurs.

Tout le prouvait, tout, jusqu'à l'émotion poignante éprouvée le veille devant Mme Chaniers.

Jusqu'au bouleversement profond survenu depuis lors dans la personne de l'accusé !...

Ce dernier coup, en effet avait été violent.

Étre défendu par celle-là même dont il avait brisé le cœur, avait été la dernière goutte qui avait fait déborder la mesure.